

REVUE DE LA FFCV



Cristiana Bontemps : l'appel de la banquise

CinéVIF : JOlie PROD et DiViPassion montrent le cap

Jean Painlevé, pionnier du documentaire scientifique

Hugo Orts : le format d'image comme élément de mise en scène

Fédé Open Festival, CinéAmat France : la FFCV new look

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

SEPTEMBRE 2022

Trimestriel

138

FEDERATION FRANCAISE DE CINEMA ET VIDEO

Edito

Dans quelques semaines aura lieu à Soulac-sur-Mer notre festival national « Ciné en courts ». Déjà de nombreuses inscriptions ont été enregistrées par l'équipe organisatrice qui s'active depuis des mois pour que cette grande fête du cinéma qui réunit les adhérents de nos huit régions soit une totale réussite.

Parmi les nouveautés de cette manifestation désormais inscrite dans le marbre du calendrier soulacais, un festival « open » mis sur pied dans le but de mieux faire connaître notre fédération et d'inviter des auteurs qui jusque-là n'avaient pas été approchés, à participer à un concours auquel se sont joints nos réalisateurs et dont le palmarès sera proclamé lors de la projection des films des six lauréats désignés par un jury spécifique à cet Open.

Ce « Ciné en courts » 2022 sera également le cadre d'une assemblée générale un peu particulière, puisque sera présenté le toilettage de nos statuts élaboré par la commission idoine et validé par notre conseil d'administration. Toilettage qui comprend la proposition d'une nouvelle dénomination plus percutante et plus originale de notre fédération.

Enfin, dans ce dernier numéro de L'Écran, Charles Ritter et son équipe poursuivent leur tour de France avec une belle incursion au cœur de CinéVIF.

Bonne lecture à tous.

Jean-Claude Michineau
Président de la FFCV.

Tour de France des régions FFCV

CinéVIF :

Fluctuat, nec mergitur



« Battu par les flots, mais ne sombre pas » : la devise de la ville de Paris semble s'appliquer depuis cinq ans à la région Ile-de-France et Outre-mer, la « région 1 » de la FFCV. Tensions internes et pandémie ont fait des dégâts certes, avec une chute significative en termes d'adhérents et de productions.

Mais la situation semble-t-il assainie, les voyants repartent au vert avec l'arrivée d'un club prometteur (JOLie PROD), le dynamisme de DiViPassion et la belle reprise des manifestations conviviales que sont les Rencontres du Bouchet, le Francilien et la Coupe de l'amitié à Vanves. Le point avec Jean-Pierre Masson, président régional.



Le festival des Méliès enfin de retour en salle après deux années en "distanciel".

- L'Écran de la FFCV, trimestriel édité par la Fédération Française de Cinéma et Vidéo (FFCV). 117 rue de Charenton, 75012 Paris.
- Contact : contact@ffcinevideo.com
- Directeur de la publication : J.-C. Michineau.
- Rédacteur en chef, maquettiste : Ch. Ritter.
- Secrétaire de rédaction : D. Bourg.
- Crédits photos : CinéVIF, JOLie PROD, Cristiana Bontemps, Michel Arouimi, Hugo Orts, droits réservés.
- En couverture : Cristiana Bontemps.



Jean-Pierre Masson (à gauche) avec Marielle Marsault, animatrice du festival, et Marie-Paule Baslé directrice du MJC-Théâtre de Colombes qui a accueilli les Méliès en avril 2022.



Le territoire de Cinéma et Vidéo en Ile-de-France (CinéVIF).

L'Écran de la FFCV ►► Élu président de CinéVIF en décembre 2019, vous avez été confronté à la pandémie dès les premiers mois de votre mandature. Avez-vous pu vous appuyer sur l'expérience des membres du bureau régional précédent, notamment pour organiser les Méliès (le concours régional) de 2020 dans un délai très court, en plein confinement ?

Jean-Pierre Masson ►► Effectivement, ce fut un curieux début de mandature avec une équipe toute neuve dans sa composition, à l'exception de Luis Neto. Nous avons compris très rapidement que les Méliès 2020 ne pourraient pas avoir lieu en présentiel. Il a donc fallu improviser. En l'absence de matériel adéquat et d'expérience en matière de streaming sur Internet, nous avons choisi la solution distancielle assortie de distribution de disques Blu-ray aux membres du jury. Cette solution fut l'objet de critiques, les plus sévères émanant de notre propre Conseil d'Administration. La résultante fut le départ de 2 membres sur 7 et l'évaporation d'un troisième. Si nous allons jusqu'à la totale transparence, seuls trois membres actifs sont restés fidèles à leur mandat. Je profite de ces lignes pour remercier chaleureusement Patrick Lanza et Marie-Félix Saint-Ville. Enfin, je tiens à remercier Didier Bourg pour l'ensemble de ses contributions comme conseiller technique ainsi

que Martine Pocholle pour son engagement en soutien logistique. Non, je n'oublie pas de remercier chaleureusement Marielle Marsault qui n'a jamais coupé le cordon et qui a toujours répondu présent à la moindre sollicitation.

L'Écran de la FFCV ►► Votre mandat de président régional se termine à la fin de cette année 2022. Peut-être souhaitez-vous nous rappeler le contexte particulier dans lequel vous avez été élu lors de l'assemblée générale extraordinaire en décembre 2019 ?

Jean-Pierre Masson ►► Bien volontiers. Au départ de l'action, j'ai fait acte de candidature au C.A. dans l'équipe présentée par Didier Bourg et Charles Ritter. Cette proposition ayant été rejetée par l'Assemblée Générale, une deuxième équipe a réussi à se former, sachant que personne ne voulait être président du C.A. Selon une expression que j'affectionne : "*Il faut sauver le soldat Ryan*", j'ai finalement accepté d'être président, sous réserve que chacun assume sa part de responsabilités. Ma réponse à la question qui précède nous fournit la vision de ce qu'il en a été réellement.

L'Écran de la FFCV ►► En termes de nombre d'adhérents et de production de films, c'est la région

Île-de-France qui semble parmi les huit régions de la FFCV avoir le plus souffert de ces deux années très compliquées. Quel est votre diagnostic ?

Jean-Pierre Masson ►► C'est juste de dire que nous sommes une des régions sinon la région qui a le plus souffert de ces deux années de pandémie. Je vois plusieurs raisons à cela :

- En région parisienne, les hébergements coûtent cher voire très cher. Entre les clubs qui ont pu négocier un report, perdre le bénéfice de leur salle louée ou mise à disposition par leur employeur, le déchet fut très significatif. Les clubs SNCF furent les premiers touchés.

- Certains clubs n'ont pas perçu le véritable intérêt de maintenir le contact et les échanges par visioconférence. C'est bien dommage car ceux qui l'ont pratiqué s'en sont félicités.

- Les Méliès de 2020 ont fait des dégâts puisque trois clubs significatifs ont quitté CinéVIF et notre Fédération sous l'impulsion de quelques opposants connus. Ne pas être reconnu dans le palmarès d'un festival est-il une raison suffisante pour claquer la porte en insultant le jury et les organisateurs ?

- Pour celles et ceux qui souhaitaient tourner un film en Île-de-France, peut-être que les conditions étaient plus draconiennes. Mais je n'en suis pas si sûr.

L'Ecran de la FFCV ►► CinéVIF a mené depuis plusieurs années une politique très dynamique en matière de formation. Dans la région, on se souvient du succès des formations initiales sur le documentaire animées par Didier Bourg, qui ont attiré 70 personnes en deux sessions au printemps 2016. Malgré ces deux dernières années compliquées, le rythme



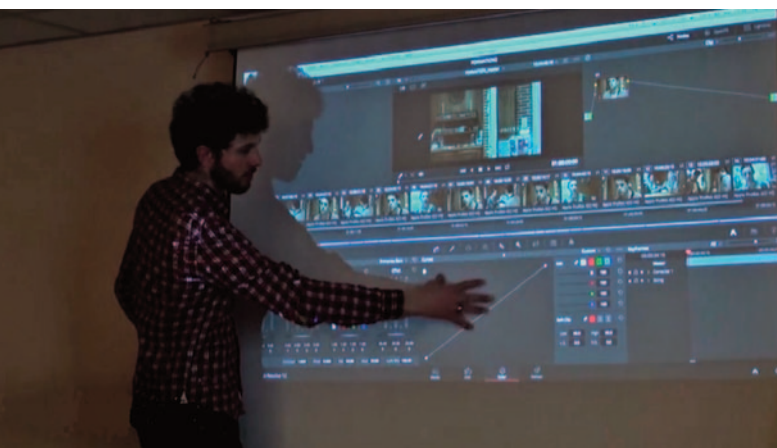
Formation régionale sur le montage animée par Didier Bourg.

est resté soutenu grâce à l'apport de Patrick Lanza, devenu référent formation régional. La formation reste-t-elle un point fort de la "Région 1" de la FFCV ?

Jean-Pierre Masson ►► La formation a toujours été un point fort en Région 1. D'abord parce que la demande est restée forte et que l'offre est reconnue de qualité à travers plusieurs intervenants comme Didier Bourg et Patrick Lanza devenus référents régionaux auprès de la Fédération qui a enfin pris le taureau par les cornes. J'en profite pour saluer au passage les premières formations fédérales sur YouTube et remercier Norbert Flaujac, Daniel Matoré et Allain Ripeau, responsable fédéral de la formation.

L'Ecran de la FFCV ►► La région CinéVIF organisait trois "divisions" jusqu'à la fin des années 1980, tant le nombre de films était élevé (jusqu'à 120) et large la disparité en matière de qualité des films. Les clubs étaient alors suffisamment nombreux pour pouvoir organiser ces manifestations. Le nombre de films diminuant, la région est progressivement passée à deux divisions, puis à un concours unique depuis 2018, appelé les "Méliès". Que pensez-vous des dernières évolutions du festival régional ? Que pensez-vous des arguments du CVR2 (la "Région 2") qui a rétabli une 2ème division ?

Jean-Pierre Masson ►► Pour ce qui concerne la Région 1, j'entends les avis de quelques membres qui



Formation au club Clap Vidéo 7 Paris sur la colorimétrie.

pensent qu'un festival régional unique défavorise les "petites réalisations" au profit des "ténors de la réalisation" qui disposeraient de moyens parfois disproportionnés. Personnellement, je n'ai jamais considéré que le talent était une question de moyens. Par contre, ces derniers peuvent servir une ambition plus grande. Encore faut-il que cette dernière s'appuie sur un vrai savoir-faire. Je constate aussi et en parallèle que les jurys sont trop élitistes quand je regarde le nombre de prix non accordés à chaque festival.

Alors oui, pourquoi pas deux festivals au lieu d'un ? Mais je suis opposé à ce que le palmarès du premier soit la clé d'accès du second. Chacun devrait pouvoir choisir librement son niveau de mise en compétition dans l'un des festivals en excluant une participation aux deux. La modestie des uns ferait-elle de l'ombre au nombre de films en compétition dans le festival des ténors ou l'inverse ? La notion de projections de films hors compétition mérite aussi quelques réflexions. Dans tous les cas, le futur Conseil d'administration pourra se pencher sur ces questions...

L'Écran de la FFCV ►► CinéVIF a la spécificité d'intégrer les départements et territoires d'Outre-mer. Le club Guadeloupe 971 présidé par Armel Vertino en est le seul représentant et qui propose régulièrement des films. Comment préserver voire développer ce lien avec ces territoires ? Quelques idées ambitieuses ont été à un moment envisagées, comme celle d'organiser les Méliès conjointement à une formation à Pointe-à-Pitre, avec l'appui des autorités publiques. Quel est votre avis à ce sujet ?



Tournage de *Tout le plaisir était pour moi* de Charles Ritter.

Jean-Pierre Masson ►► Je profite de la question pour remercier chaleureusement le club Guadeloupe 971 et sa présidente, Armel Vertino pour sa fidélité sans faille et ses contributions régulières dans nos festivals. L'idée d'organiser les Méliès à Pointe-à-Pitre est originale mais frustrante pour tous les participants de la métropole qui ne pourraient pas faire le voyage. Quant à un financement public pour un festival régional, ne rêvons pas. Je ne suis pas convaincu que la Fédération l'obtiendrait pour son festival national !

L'Écran de la FFCV ►► Quelles sont vos relations avec l'instance fédérale et quelles étaient/sont vos attentes vis-à-vis du bureau fédéral FFCV en matière d'actions et de ligne directrice ?

Jean-Pierre Masson ►► Mes relations avec l'instance fédérale sont excellentes et j'ai été très bien accueilli en tant que "nouveau" au C.A. fédéral. Si certaines langues aux intentions douteuses ont pu considérer que la FFCV était "la belle endormie" ou "un club d'une époque dépassée", je peux témoigner de la volonté fédérale de moderniser nos structures et nos statuts en vue d'attirer un nouveau public de jeunes vidéastes amateurs. Tout n'est pas encore visible loin s'en faut, mais la formation régionale et nationale ont pris un nouvel essor tandis que notre festival national s'ouvre cette année à un volet complémentaire "Open" sur proposition de Charles Ritter. Les portes et fenêtres s'ouvrent enfin et cela fait du bien de sentir l'air frais !



Tournage au Cinamat L'Haÿ-les-Roses. A droite, Jean-Claude Réal.

L'Ecran de la FFCV ►► Quel bilan faites-vous de votre mandature de président de CinéVIF ? Y a-t-il des actions que vous auriez voulu voir développer en direction des clubs et qui ont été contrariées par le contexte sanitaire ? Avez-vous l'intention de vous représenter aux élections à la fin de l'année ?

Jean-Pierre Masson ►► Mon bilan de mandature est forcément mitigé :

- La pandémie a freiné notre enthousiasme premier à faire de nouvelles choses en relation étroite avec les clubs.
- La réduction de nos effectifs C.A. s'est ressentie dans notre capacité à aborder de nouvelles pistes. Les priorités ont été de « sauver CinéVIF » des flammes du découragement et surtout de sauver le festival des Méliès quoi qu'il en coûte. Je pense que de ce point de vue, nous avons réussi notre mission.
- Notre participation dans les festivals d'Ile-de-France s'est réduite à minima. Nous avons donné priorité au volet formation en permettant à Patrick Lanza et Didier Bourg d'accéder à la fonction de référents régionaux en pleine pandémie.
- Nous n'avons pas réussi à gérer correctement le site Internet CinéVIF. Il vit encore grâce à l'extrême gentillesse de Jean-Pierre Droillard qui gère entre autres le site fédéral.
- Sur le plan gestion, nous avons administrativement changé de siège social en choisissant la solution domiciliation qui préserve l'avenir. Nous avons aussi récemment changé de banque ce qui semble anodin à première vue, mais ce serait sans compter avec les nuits de cauchemars infligées par La Banque Postale au trésorier et à moi-même.
J'ai récemment annoncé ma décision de ne pas me représenter comme candidat au C.A. de CinéVIF.



Forum au festival Le Francilien en octobre 2020, juste avant le "2ème confinement".

L'Ecran de la FFCV ►► Vous êtes vous-même réalisateur de films au sein du très actif club parisien Clap Vidéo 7. Quel est votre parcours de cinéaste ?

Jean-Pierre Masson ►► Pendant de nombreuses années, j'ai fait du film Super 8 mon hobby personnel. Au delà des films familiaux, j'ai eu l'opportunité de réaliser deux courts-métrages de fiction en milieu scolaire (école maternelle et classe de CM2). Ce dernier a eu le privilège d'être projeté en salle devant l'inspecteur d'académie de Créteil (Val-de-Marne). Il aurait pu y avoir d'autres opportunités mais le prix d'une copie étalonnée en Super 8 s'est révélé inabordable à l'époque. J'ai été dans les premiers à croire à la vidéo, comme j'ai été dans les premiers à utiliser le format UHD. Je reste très attiré par les nouvelles technologies. Ma dernière réalisation dite "sérieuse" remonte à 2019 : *Le Voyage*. Malheureusement, l'âge avançant, une pandémie et trois années de présidence CinéVIF ont largement essoufflé ma capacité à rebondir sur un



Forum aux Méliès 2022, au MJC-Théâtre de Colombes (92) : des échanges plus que jamais précieux et instructifs avec les auteurs.

nouveau film immédiatement. J'ai des projets. Nous verrons bien.

L'Écran de la FFCV ►► Comment envisagez-vous l'avenir de CinéVIF et de la FFCV à moyen terme ?

Jean-Pierre Masson ►► CinéVIF et la fédération ont ceci en commun : une population de membres vieillissants qui a porté avec enthousiasme haut et fort les années bonheur du film familial et de vacances. Puis, grâce au progrès de la vidéo, sont apparues les premières réalisations "fiction" considérées comme le "must". Tout s'est brutalement accéléré ces dix ou quinze dernières années. Grâce en particulier au prix de plus en plus abordable de la technologie, les réalisations amateurs ont pris leur envol et gagné en crédibilité. Du coup, les jeunes s'y sont mis. Les moins jeunes ont exploité leur savoir-faire, et les plus âgés d'entre nous ont commencé à décrocher. Aujourd'hui, une minorité d'entre nous réalise encore des films au sein des clubs. Ce qui revient à dire que l'évolution de la courbe devient mortifère à moyen et long terme. Pour moi, la FFCV n'a plus le choix : ouvrir toutes les portes et fenêtres pour faire entrer les nouvelles générations. Sous quel schéma directeur ? Là est tout l'enjeu.

Propos recueillis par Charles Ritter.



Première très attendue du film collectif *L'homme au masque* à une réunion du Club audiovisuel de Paris (CAP) en janvier 2022.



Aux côtés de Marie-Paule Baslé (à droite), directrice du MJC-Théâtre, jurés et lauréats du Grand Prix réunis. Coupe à la main, Thomas Salazar, réalisateur à Jolie PROD de *Mon doudou*.



Au club Guadeloupe 971, Laurent Albert, réalisateur et juré aux Méliès en 2016, anime à Pointe-à-Pitre une formation.

Willy Brute : une *Force intérieure* à cultiver

DiViPassion Athis-Mons présentait douze films au festival régional cette année, un record. Parmi ceux-là, le très remarqué *Force intérieure* de Willy Brute, sélectionné in extremis pour le prochain "Soulac". Ce film illustre ce qu'il faudrait encourager à la fédération : l'imagination, la fraîcheur, la liberté de ton propres aux œuvres de jeunesse.

Sous ses airs faussement potaches, *Force intérieure* fait la démonstration de l'exigence comme de l'humilité de son jeune auteur, notamment sur le travail technique (sur l'image, sur le son) qui pourrait inspirer bien des « anciens ».

L'Ecran de la FFCV ►► Votre film *Force intérieure* a été remarqué aux derniers Méliès (concours régional de CinéVIF). Il a notamment obtenu le Prix du président du jury. Est-ce votre premier film de fiction ? Qu'est-ce qui vous a motivé à réaliser ce film ?

Willy Brute ►► J'avais auparavant participé à l'écriture de deux courts-métrages et un pilote de web-série, mais *Force Intérieure* est le premier film que je co-réalise avec mon partenaire de A à Z. Durant le confinement, j'avais beaucoup de temps, je venais de recevoir des lumières Led RVB et un ami venait d'écrire un court-métrage que l'on voulait réaliser ensemble. J'avais déjà participé à la réalisation de documentaires mais jamais de fiction. Je ne savais rien du temps à consacrer, des efforts et des erreurs à éviter en matière de fiction. Avec la crise du Covid, il a été impossible à le réaliser car c'est un film qui nécessite pas mal de figurants. Nous avons donc décidé de réaliser un film court, en un seul lieu, très peu d'acteurs et de décors afin d'avoir une première expérience de réalisation d'une fiction. Ceci nous permettrait d'avoir une meilleure idée de tout ce que la réalisation d'une fiction implique, avec les erreurs à éviter, en vue de projets plus ambitieux à l'avenir. C'est de là qu'est né *Force intérieure*.



Willy Brute dans son reportage *A quoi rêvent les jeunes du Noyer Renard ?*

L'Ecran de la FFCV ►► Comment vous-êtes vous formé à la réalisation audiovisuelle ?

Willy Brute ►► J'ai un bachelor de chargé de production audiovisuelle. Durant mon cursus, j'ai pu réaliser des stages avec DiViPassion Athis-Mons qui m'ont permis de m'initier au montage et à la captation vidéo. Dans la pratique, j'ai notamment appris auprès de Matthieu Morandeaupuis Didier Bourg. J'ai aussi une très bonne maîtrise de l'anglais. Quasi bilingue, je regarde beaucoup de tutoriels de vidéastes canadiens et américains pendant mes temps libres. Ceci m'a beaucoup aidé à compléter ma formation.



Un beau travail sur les images nocturnes pour un premier exercice dans le film de genre.

L'Écran de la FFCV ►► Vous êtes très actif au sein de l'association DiViPassion Athis-Mons, présidée par Christian Allain. Une grande part de votre travail est très en lien avec les associations de quartiers. Vous avez notamment réalisé le documentaire *A quoi rêvent les jeunes du Noyer Renard ?*, quartier considéré comme difficile à Athis-Mons. Pouvez-vous nous préciser le contexte et la finalité de ce film ?

Willy Brute ►► Je suis membre et salarié de l'association. Ce film rentre dans le cadre des appels à projets par des infrastructures tels que l'établissement public territorial, la région ou l'État. Le but était d'interviewer des jeunes du quartier du Noyer Renard afin de montrer leurs visions de la vie, leurs passions, leurs rêves... Je retiens surtout que trouver des jeunes volontaires pour ce type d'exercice est assez compliqué. C'est très difficile de s'exprimer devant une caméra, davantage encore lorsque qu'il faut parler de soi et donc s'exposer de cette façon. C'est pourquoi je me suis moi-même intégré parmi ces témoignages. Le manque de diversité dans les réponses a été critiqué, mais c'était une *fun* expérience quand même.

L'Écran de la FFCV ►► Dans *Force intérieure*, quasiment toutes les scènes du film sont tournées en ambiance nuit, les extérieurs comme celles dans la maison. Toutes ces images de nuit sont particulièrement travaillées et réussies. De quel matériel disposiez-vous et comment avez-vous "sculpté" les lumières ?

Willy Brute ►► En terme d'éclairage nous avons utilisé deux projecteurs Led RVB, un diffuseur et une lampe de chantier par manque de budget. Pour créer certaines ambiances, nous avons d'abord commencé par éclairer notre sujet avec notre lumière principale en Key light, et ensuite en éclairant le fond si besoin. Au cinéma, le bleu est assez représentatif de la nuit donc avoir des Led RVB nous a permis de créer tout ça sans avoir à trop changer la balance des blancs de la caméra. Cette méthode a aussi permis de créer du contraste pour apporter plus de dimension à la scène à l'aide de jeux de couleurs. *Fun fact* : certaines scènes de nuit ont été réalisées en plein jour et nous avons été très heureux du résultat final.

L'Écran de la FFCV ►► D'après les crédits du générique, vous avez co-écrit le scénario avec Mahamadou

Camara et vous citez Rayan Boulefdouï à vos côtés à la réalisation comme directeur d'acteur. Comment avez-vous géré ce partage des tâches autant à l'écriture qu'à la mise en scène ?

Willy Brute ►► L'écriture du film a été très rapide, il a été écrit en moins d'une après-midi. Ce film étant censé être un entraînement pour le prochain film que nous comptons réaliser cet été (2022, *Ndlr*), nous ne voulions pas trop perdre de temps dessus. La répartition des tâches s'est faite assez simplement et nous a permis d'être plus efficaces et d'apprendre beaucoup.

L'Ecran de la FFCV ►► Sonia Lourdenadin joue le rôle principal de façon très convaincante. A-t-elle une formation ou une expérience de comédienne ?

Willy Brute ►► Non, elle n'a suivi aucune formation. Elle est la petite sœur d'un ami qui a accepté de nous rendre service. Ça n'a pas toujours été facile pour elle de rester concentrée : pour les acteurs il y a beaucoup d'attente, la fatigue, les répétitions. Mais globalement, nous avons été très satisfaits de sa performance.

L'Ecran de la FFCV ►► La bande son est bien travaillée, avec des ambiances et effets sonores parfaitement adaptés au film de genre. Quel a été le travail sur la prise de son, la bande son et la musique ?

Willy Brute ►► Un énorme travail de recherche de musique libre de droits et de séquençage pour adapter les ambiances au film a été fait. Il en est de même pour les bruitages : beaucoup ont été réalisés en post-production. La musique de fin est un morceau d'un ami à moi. Je tenais à le mettre dans le film.



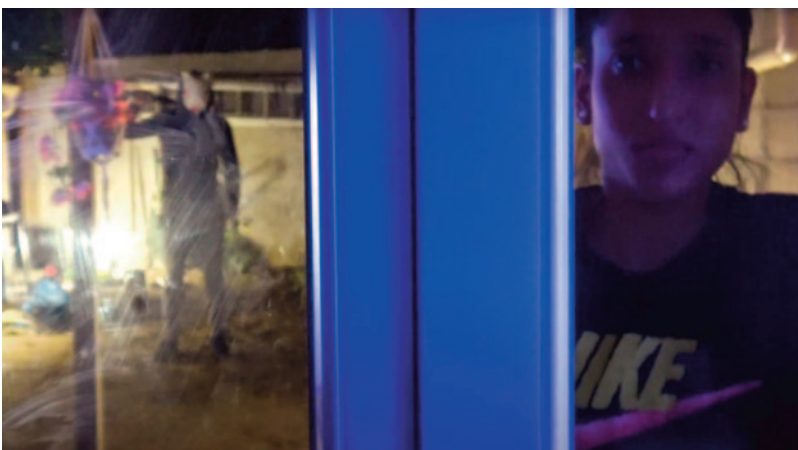
Sonia Lourdenadin : une première en dilettante très convaincante.

L'Ecran de la FFCV ►► Quels sont les retours sur le film et quel bilan faites-vous de cette expérience de production ? Vous a-t-elle donné envie de continuer ?

Willy Brute ►► Globalement j'ai eu beaucoup de retours positifs, surtout par des personnes qui ne sont pas liées à la pratique du cinéma. La chute du film fonctionne très bien. Je vois aujourd'hui beaucoup de défauts dans le film et des erreurs d'inattention qui auraient pu être évités si j'avais davantage pris mon temps. Certaines personnes reprochent à *Force Intérieure* une faiblesse scénaristique, ce que je peux comprendre. Mais comme déjà dit plus haut, ma priorité n'était pas le scénario mais l'expérience pratique d'un premier tournage de fiction. La mauvaise expérience est plutôt venue d'une personne qui, n'ayant pas aimé le film, a mal jugé mes compétences audiovisuelles, se bornant à dire que je n'étais qu'un « amateur ». Je vais bien sûr continuer à réaliser, mais cette fois-ci avec un scénario solide, des vrais acteurs et un budget plus confortable. Je n'ai pas encore réalisé de film avec des moyens plus appropriés, donc ce serait bête d'arrêter maintenant.

L'Ecran de la FFCV ►► Que pensez-vous de la FFCV (CinéVIF) à laquelle votre club est affilié ? Quels sont vos motifs de satisfaction et vos attentes ?

Willy Brute ►► Mon adhésion à CinéVIF a permis à *Force intérieure* d'être projeté aux Méliès. C'est une belle reconnaissance d'y avoir obtenu le Prix du président du jury et une sélection à Soulac. J'ai



également été juré aux Méliès de 2020 qui se sont déroulés en ligne. J'ai aimé participer aux formations régionales l'année dernière. Je regrette un peu qu'elles se fassent plus rares et qu'elles ne me soient plus tellement utiles sur leur contenu. Ce serait intéressant que certaines formations se développent vers des "niveaux 2". En tout cas, la formation est une bonne motivation pour rester à la FFCV.

Propos recueillis par Charles Ritter.



Force intérieure obtient le Prix du Président du jury (Yves Esnault, à gauche) aux Méliès 2022 à Colombes.

***Force intérieure* est en ligne :**

<https://www.youtube.com/watch?v=1VCVbGux-Uw>

Le site de DiViPassion :

<http://www.divipassion.com/>

La chaîne YouTube de l'association :

<https://www.youtube.com/user/DiViPassion/videos?app=desktop>

Ça tourne dans le Concorde !

Les bonnes relations de DiViPassion Athis-Mons avec ADP Orly et le Musée Delta ont permis à Serge Barthélemy de tourner, dans le Concorde qui y est exposé, une séquence de son prochain film *Pour une poignée de cigares*. Une belle expérience pour l'équipe de DiViPassion.



Une nouvelle et JOlie PROD arrive chez CinéVIF

Mute'n'Play et Fabien Luszezyszyn s'étaient fait remarquer avec d'excellents films (*Que la mort vous sépare, Tonton, Je voulais te dire*) il y a quelques années. Aujourd'hui, la deuxième « nouvelle vague » débarque à la FFCV avec l'association JOlie PROD. Tous les espoirs sont permis pour redynamiser les activités et les échanges dans le réseau des clubs de CinéVIF.



Tournage de *Mon doudou* (Thomas Salazar).

L'Écran de la FFCV ►► JOlie PROD est une association qui s'est affiliée en début d'année à la FFCV. Connaissez-vous auparavant la FFCV et son entité régionale CinéVIF ?

Olivier Salazar ►► Oui. Les membres fondateurs de JOlie PROD se sont rencontrés il y a une dizaine d'années au sein d'une autre association qui était adhérente de la fédération. Après avoir créé l'association

JOLie PROD en 2018, et réalisé plusieurs courts-métrages en ce nom, notre volonté d'inscrire notre structure à la FFCV à été renforcée par les recommandations de Didier Bourg avec qui nous collaborons régulièrement sur de nombreux projets.

Julien Denervaux ►► Aujourd'hui, nous sommes heureux de retrouver des personnes de la FFCV que nous avons connues auparavant, et ravis de rencontrer de nouveaux réalisateurs et nouvelles réalisatrices pour échanger ensemble sur la passion qui nous anime tous : le cinéma.

L'Ecran de la FFCV ►► [Quelles ont été vos motivations pour vous inscrire à CinéVIF ? Quelles étaient vos attentes ?](#)

Olivier Salazar ►► Notre première motivation était de faire des rencontres entre passionnés de courts-métrages, partager nos idées et avoir des retours sur nos créations.

Julien Denervaux ►► Cette occasion de projeter nos films auprès d'un public averti, était également pour nous une véritable opportunité de mise en réseau à l'échelle régionale et nationale, permettant la création de synergies intergénérationnelles en s'appuyant sur la transmission de savoir-faire et de compétences.

L'Ecran de la FFCV ►► [Pouvez-vous nous présenter JOLie PROD ? Qui sont les adhérents, quelles sont vos activités et vos objectifs ?](#)

Julien Denervaux ►► Nous avons créé JOLie PROD en 2018. C'est une association yvelinoise, fondée par des passionnés de culture : Olivier Salazar, Frédéric Landa, Yoann Chapron et moi-même. Aujourd'hui, JOLie PROD travaille principalement sur trois grands axes : la création et le développement, l'accompagnement, et la promotion, de projets artistiques locaux. Pour cela, nous nous appuyons sur la mise en réseau d'amateurs et de professionnels, notamment dans les domaines du cinéma, de la radio, de l'audiovisuel, des arts de la scène, de la musique et du spectacle vivant. L'objectif étant de mettre en lumière et en relation les différents acteurs culturels locaux, et de soutenir la réalisation de nombreux projets artistiques en phase de professionnalisation.



Olivier Salazar ►► Par ailleurs, JOLie PROD s'appuie sur la diversité des expériences et la mutualisation des compétences de ses membres (réalisation, technique, acting, animation, production, musique...) pour mener à bien sa mission, mais aussi pour proposer de nombreuses prestations. Aujourd'hui, l'association est en pleine expansion et nous avons la chance d'être soutenus par de nombreux partenaires culturels, institutionnels et privés.

L'Ecran de la FFCV ►► [Votre production audiovisuelle semble assez diversifiée : fictions personnelles, captations, bandes-annonces, clips... Comment gérez-vous prestations extérieures, accompagnements personnels, projets collectifs ?](#)

Julien Denervaux ►► C'est avant tout une organisation interne, un travail d'équipe et une bonne communication. Chaque projet est différent et dispose d'un temps qui lui est dédié. Certains sont subventionnés, d'autres financés par les fonds propres de l'association, certains sont des projets lancés par

l'asso pour les adhérents, d'autres sont des projets initiés par les adhérents eux-mêmes, tandis que d'autres encore sont des commandes clients. L'anticipation est notre meilleur atout, certains projets se planifient plus d'un an à l'avance. C'est une véritable gestion de projets quotidienne individualisée, et adaptée pour l'harmonie du projet global de l'association (missions, échéances, budgets...).

Olivier Salazar ►► Aujourd'hui, l'association prend de l'ampleur et nous sommes sollicités de toute part. L'enjeu est de trouver l'équilibre entre le temps de bénévolat et la réalisation de tous ces projets, afin de mener à bien l'ensemble de nos missions et satisfaire l'ensemble de nos adhérents, publics, partenaires et clients.

L'Ecran de la FFCV ►► JOLIE PROD a frappé un grand coup aux Méliès (le festival régional CinéVIF) au printemps dernier : vous présentiez trois films et tous ont été primés et sélectionnés pour Ciné-en-courts à Soulac en septembre prochain. Est-ce



Tournage de *La chasse d'eau* (Olivier Salazar et Julien Denervaux).

encourageant pour votre intégration dans un milieu de clubs amateurs au mode de fonctionnement assez différent du vôtre ?

Olivier Salazar ►► Nous étions agréablement étonnés de voir nos trois films primés. C'est gratifiant de voir notre travail récompensé. Les retours des membres de CinéVIF nous ont touchés. Du coup, on a "la pression" pour Soulac !

Julien Denervaux ►► Blague à part, on est surtout impatients de pouvoir montrer nos films à un autre public. Puis pour nous, c'est toujours une belle aventure. On adore se retrouver entre amis à l'autre bout de la France pour partager un moment de cinéma avec des passionnés. On a hâte.

L'Ecran de la FFCV ►► Thomas Salazar, votre film *Mon doudou* obtient le Grand Prix aux Méliès. C'est votre première réalisation et pourtant le film est remarquable dans sa maîtrise technique et sa mise en scène. Quelle est votre formation de cinéaste ?

Thomas Salazar ► Je suis passionné par le cinéma depuis tout petit. J'ai commencé des premiers essais de fiction dès l'âge de 5 ans avec mes peluches et le caméscope de mon père. Après l'obtention de mon bac, je me suis inscrit à l'institut international de l'image et du son (3IS), en filière réalisation audiovisuelle où je termine actuellement ma troisième année.



L'Écran de la FFCV ►► Vous abordez dans *Mon doudou* le sujet du harcèlement chez les jeunes. Est-ce un choix pour vous exercer à traiter un sujet ou bien est-ce un sujet auquel vous êtes sensible ? Pourquoi ce parti pris du film de costumes qui peut nous déconnecter de l'actualité ?

Thomas Salazar ►► J'ai choisi le thème du harcèlement pour deux raisons : tout d'abord parce que c'est un thème qui parle à tout le monde. On a tous été au moins une fois témoin, victime ou complice de harcèlement. Nous savons tous ce que c'est, le sujet nous touche tous à différentes échelles. Ensuite j'aime énormément traiter le sujet de l'humain, et de la relation entre humains, et je trouve que le harcèlement est l'un des plus grands obstacles aux relations paisibles entre nous. Il est un système complexe : nous avons socialement un besoin d'appartenance à un groupe. Et le fait de rejeter une personne, quelle qu'en soit la raison, renforce notre sentiment d'appartenance à ce groupe. Nous rejetons pour ne pas être rejetés. Pour le choix des costumes, *Mon Doudou* est inspiré d'une nouvelle de Dino Buzzati, *Pauvre petit garçon*. La nouvelle se passe au début du



Tournage de *Mon doudou* (Thomas Salazar).

XX^{ème} siècle, à en comprendre sa chute. Et ayant gardé la même chute que la nouvelle, j'ai décidé d'en garder l'époque dans laquelle l'action se déroule. J'ai néanmoins pris le parti d'un décor plutôt minimaliste et épuré (nuances de gris et de vert) pour donner ce côté universel et impersonnel (sans notion de temps ou de lieu), qui peut permettre à chacun de se concentrer sur l'essentiel du film, et d'ainsi faire résonner le film différemment dans les esprits de chacun.

L'Écran de la FFCV ►► Olivier Salazar, vous avez co-réalisé deux films avec Julien Denervaux, au ton plus ludique que celui de votre frère Thomas, que sont *Confinement Intime* et *La chasse d'eau*, qui lorgnent plutôt du côté de la satire sociale. Les motivations de réaliser *Confinement Intime* étaient-elles liées au dispositif choisi ?

Olivier Salazar ►► Thomas est mon fils (*rires*). Je pense que je lui ai donné la fibre artistique. L'idée de *Confinement Intime* est née pendant le confinement. Nous étions tous à l'arrêt. Nous voulions faire ensemble un court-métrage. Avec Julien nous avons réuni en visio tous les membres de l'association et j'ai commencé à écrire le scénario basé sur les idées de chacun. Une histoire que l'on a approfondie lors de longues séances d'écriture avec Julien et Claire Soudier la secrétaire-adjointe de l'association. Le tournage a duré trois jours à distance. Chaque acteur avec son propre matériel a dû assumer plusieurs postes (cadre, lumière, son, clap, décor, maquillage..).

Julien Denervaux ►► Comme dit Olivier, ce projet n'était pas prévu, comme la pandémie d'ailleurs... et





Mathilde Denozière dans *La chasse d'eau*.

nous tenions à continuer de faire vivre JOLIE PROD malgré le contexte sanitaire. Il était nécessaire pour tous de trouver un moyen de faire perdurer notre activité. Et bien sûr, c'était un bon prétexte pour s'occuper et passer du temps entre amis pendant le confinement. L'idée du film est de s'interroger sur la notion de liberté et ses différents aspects dans la société d'aujourd'hui. Plusieurs lectures sont possibles. Au total, c'est plus de trois mois de travail, dont 72 heures de tournage en visio-conférence ! Sans oublier la gestion de tous les aléas d'un tournage normal, ceux d'une réunion en visio, et les nouveaux liés aux conditions de réalisation. C'est pour ça qu'on parle de performance artistique lorsqu'on présente ce film.

L'Écran de la FFCV ►► *Confinement Intime et La chasse d'eau* sont également deux films efficaces et réussis que l'on verra à Soulac. Quelles sont vos formations de cinéaste ?

Olivier Salazar ►► Je n'ai pas de formation de cinéaste. A 19 ans, j'ai réalisé mon premier moyen métrage. J'ai suivi un stage dans une boîte de production audiovisuelle quelques mois, j'ai été premier assistant réalisateur sur un film institutionnel de la Poste. J'ai fait de la figuration dans des films. Pendant tout

ce temps, j'ai beaucoup observé pour l'appliquer sur mes tournages.

Julien Denervaux ►► Pour ma part, à 8 ans, je me déguisais et je demandais à mon grand-père de me filmer "de telle ou telle manière" dans certaines pièces de la maison. J'improvisais également des mini-sketchs sur un dictaphone. Je voyais ça comme un jeu à l'époque, mais avec le rêve en tête de devenir un jour comédien ou animateur radio. Les années ont passé, les expériences sur les planches et les figurations à l'écran se sont enchaînées, puis dans un cours de théâtre on m'a proposé un stage de jeu face caméra. C'est là que j'ai commencé à apprendre le cinéma en autodidacte auprès d'étudiants en cinéma et de passionnés tels qu'Olivier et d'autres, aujourd'hui membres de JOLIE PROD. J'ai tout appris sur le tas avec les copains, acting et réalisation.

L'Écran de la FFCV ►► Tournez-vous vos films avec les seules ressources de l'association ? Comment s'écrivent les films, se construisent les équipes, avec quels matériels et quels partenaires ?

Olivier Salazar ►► Nous tournons nos films avec en priorité les membres de l'association. Quand nous avons besoin d'une équipe de tournage plus

complète nous demandons des bénévoles dans notre réseau de cinéastes. Pour l'écriture de films, en général, un membre de l'association arrive avec une idée bien avancée de l'histoire et ensuite, nous faisons un petit comité d'écriture pour arriver au scénario final.

Julien Denervaux ►► Concernant le matériel nous ne disposons de très peu de ressources propres, nous privilégions la location, ce qui nous permet d'adapter le matériel à chaque besoin de réalisation.

L'Écran de la FFCV ►► **Que peut-on espérer pour l'avenir de JOLIE PROD ?**

Julien Denervaux ►► Que des bonnes choses ! Ce qu'on peut souhaiter, c'est avant tout la réussite des projets de nos adhérents et de l'association, et bien sûr que JOLIE PROD poursuive son développement sur cet élan qui l'entraîne depuis 4 ans déjà. On peut aussi espérer la production du long-métrage d'Oliver et moi-même. Enfin, l'idéal serait la professionnalisation de l'association, avec la création de postes. En effet, assurer la gestion de l'association et le pilotage des projets grâce à des salariés permanents permettrait à JOLIE PROD de produire davantage de projets artistiques locaux et de répondre à encore plus de sollicitations. Cela nous offrirait également la possibilité de faire naître de nouvelles idées et actions déjà écrites.

Propos recueillis par Charles Ritter.



Mon doudou.

Olivier Salazar est président de l'association ; Julien Denervaux est vice-président, directeur artistique et responsable Communication.

Plus d'infos : www.jolieprod.fr
Contact : contact@jolieprod.fr



Le trio gagnant des Méliès 2022 : Julien Denervaux, Thomas et Olivier Salazar.

Un président d'honneur discret mais de précieux conseil

« *Les chiens aboient, la caravane passe* », tel pourrait être l'adage de Jean-Pierre Clavier, aujourd'hui président d'honneur de CinéVIF, qui a toujours affiché une sérénité exemplaire.

Mais l'ancien président régional, observateur privilégié de la région depuis plus de quarante ans, reste toujours actif : avec le club audiovisuel du Bouchet (CAB), en Essonne, il tient bon la barre de deux manifestations cinéma annuelles (Le Francilien, les Rencontres d'automne du Bouchet) et reste le rédacteur du bulletin régional.



L'«Ecran de la FFCV ►► Jean-Pierre Clavier, la fidélité de vos engagements au sein de CinéVIF est remarquable. Vous avez été président régional de 2004 à 2013, et votre fine connaissance de la région a fait de vous un précieux conseil officiel au sein des bureaux qui ont suivi. Pouvez-vous nous décrire votre parcours au sein de CinéVIF ?

Jean-Pierre Clavier ►► Mon arrivée dans un club est fortuite. Je faisais du cinéma familial depuis 1965 avec une petite caméra Super 8 tout automatique à focale fixe offerte par mon oncle qui travaillait chez Kodak à Vincennes. C'est lors de la visite à un salon

de la photo que j'ai découvert le stand de la Fédération Française de Cinéma. Là, une personne m'a indiqué les contacts pour le Club Audiovisuel du Bouchet qui était le plus proche de mon domicile. Contact pris au printemps 1981, je découvre une petite équipe dynamique qui m'a accueilli à bras ouverts, je grossissais le groupe des jeunes du club. En novembre, j'ai participé aux 3èmes Rencontres d'Automne avec un film de vacances en famille... et le public me fit bon nombre de remarques parfaitement justifiées, c'est ainsi que j'ai commencé à m'améliorer grâce aux conseils du club. Après quelques mois, je commençais à rédiger des articles dans le journal du club « Le Zoom Survolté », puis j'entrai au bureau du CAB comme secrétaire, fonction que j'assume aujourd'hui encore. Assistant régulièrement aux manifestations régionales, j'entrai au bureau régional en tant que secrétaire. A l'époque, Jacques Delaisement créait le bulletin régional « L'œil à l'écoute » dont il me confia la rédaction quelques années plus tard. En 2004, alors que j'étais tout juste vice-président régional, au cours d'une AG, le président dessaisi de



Le festival du Francilien à Marolles-en-Hurepoix, en Essonne.

ses fonctions, je devins de facto le président régional. Tâche délicate mais réussie avec l'approbation du bureau. De par cette fonction, j'ai eu l'honneur d'être invité comme président du jury dans les sept régions de la FFCV, ce qui m'a permis de lier de solides amitiés avec les responsables des régions. J'ai eu également l'honneur de participer au jury du festival national à Bourges avec Daniel Ziegler comme président du jury : une expérience extraordinaire et formatrice.

L'Ecran de la FFCV ►► CinéVIF a connu une période compliquée entre le printemps 2017 et la pandémie. De graves conflits internes ont conduit à la démission du président Charles Ritter au début de sa deuxième mandature, qui pourtant ne se sont pas calmés avec le relais pris par Marielle Marsault et qui ont perduré jusqu'au début du mandat de Jean-Pierre Masson. Quel enseignement tirez-vous de cette période ?

Jean-Pierre Clavier ►► Pendant la durée de mes mandats à la tête de la région, je me suis toujours efforcé d'arrondir les angles dans l'optique de préserver l'unité de la région, ce qui n'est certes pas toujours facile. Je trouve qu'il est regrettable que parfois pour des raisons qui ne sont pas directement liées au fonctionnement intrinsèque d'une association comme la nôtre, qui est de se faire plaisir en réalisant des films et en les montrant au public, que des égos ou des frustrations rentrées puissent entraîner des conflits violents qui mettent en péril l'association elle-même. La violence n'est pas une solution pour régler les problèmes.

L'Ecran de la FFCV ►► Vous contribuez efficacement au lien social entre les clubs en Île-de-France depuis



A la régie des Rencontres d'automne du Bouchet, en 2007.



Claude Thomas, premier président du Francilien (à gauche) aux côtés du Sénateur maire de Verrières-le-Buisson, en 2009.

longtemps. Vous organisez deux événements majeurs du cinéma amateur en automne que sont le festival Le Francilien et les Rencontres d'automne du Bouchet. La 28e édition pour le premier, la 39e édition pour le second se préparent cet automne. Un beau motif de satisfaction ?

Jean-Pierre Clavier ►► Effectivement, la pérennité de ces deux manifestations est un grand motif de satisfaction. Mais la réussite de ces événements est en grande partie liée à la motivation de l'équipe organisatrice ainsi que du principe de la manifestation : les Rencontres d'automne ne sont pas un concours, la participation est réservée aux adhérents de CinéVIF mais également à des réalisateurs indépendants d'Île-de-France. Sans être présomptueux, on peut dire que les Rencontres d'automne sont une projection critique à l'échelle de la région pour les réalisateurs désireux de présenter leur film au concours régional qui se déroule au printemps.

Pour le Francilien, la démarche est différente. Ce festival a été initié par Guy Petiot alors président de l'Union régionale URCVIF (*ancien nom de CinéVIF, NdIR*), accompagné par les clubs du Raincy, de Viry-Chatillon et de Verrières-le-Buisson. Le public visé était et est toujours les réalisateurs de toute la France et de la francophonie. La seconde idée était de mettre en valeur les réalisations des jeunes réalisateurs. Pendant de nombreuses années, des lycéens du Nord de la France participaient au festival, et nous avons également des élèves de l'école d'animation d'Orly (ESA) qui ont participé plusieurs années ainsi que des



Guy Petiot, ancien président régional, créateur du Francilien en 1991.

réalisateurs de Belgique, de Suisse, de Guadeloupe et même des Comores. Une certaine lassitude des organisateurs a fait que le club de Verrières s'est retrouvé seul à gérer le festival... jusqu'au moment où lui-même ne désirait plus poursuivre l'expérience. Les travaux de restauration de la salle du Colombier, qui est le cinéma de Verrières-le-Buisson, ainsi que le changement de l'équipe municipale ont mis à l'arrêt pendant deux ans le festival. Claude Thomas qui en était le président et ami depuis longtemps m'a demandé si un autre lieu et un autre club pouvait perpétuer le festival. J'ai démarché la mairie de Marolles-en-Hurepoix,

ville où je résidais, pour l'accueil du festival et sollicité mon club, le CAB, pour en devenir l'équipe organisatrice. L'accord obtenu, nous avons mis sur pied la nouvelle organisation du festival. Au décès de Claude Thomas, je présentais ma candidature à la présidence du Francilien et ma nomination est depuis régulièrement reconduite.

L'Ecran de la FFCV ►► Vous êtes adhérent de longue date du CAB et avez vous-même réalisé ou participé à des tournages. Le CAB et vous : une belle histoire ?

Jean-Pierre Clavier ►► Je suis arrivé au CAB au printemps 1981 et après avoir participé aux Rencontres d'automne avec un film familial, j'ai mis en application les conseils du club en réalisant un premier film sur



Michel Desgranges, président du CAB (au micro) au Francilien en 2015.

les serres d'Auteuil, puis sur le petit train et les miniatures de Saint-Eutrope.

Dès mon arrivée au club, j'ai été embarqué dans l'équipe technique lors des tournages des films club. Nous nous efforçons de réaliser un « film club » tous les ans. Chacun apporte soit une idée, soit ses capacités techniques pour mener à bien le film : écriture, repérage, découpage, direction d'acteurs, cameraman, preneur de son, éclairage, montage, sans oublier la restauration de l'équipe qui est une responsabilité importante pour son bon fonctionnement ! Nous ne sommes pas très nombreux, mais l'effectif reste stable depuis la création du club en 1976. Nous sommes comme une famille qui s'entend bien, c'est très important. La crise du Covid n'a pas affecté notre détermination à réaliser des films et c'est l'essentiel !



Jean-Pierre Clavier et Olivier Darnay.

L'Ecran de la FFCV ►► Que faut-il vous souhaiter pour vous-même comme pour CinéVIF ?

Jean-Pierre Clavier ►► En premier lieu, garder la santé aussi longtemps que possible et continuer à me faire plaisir en réalisant et participant à faire des films. Pour CinéVIF, qu'un nouveau souffle permette de continuer à faire progresser la qualité des films grâce aux diverses formations dispensées aux adhérents. La crise du Covid a profondément marqué la région avec la disparition de plusieurs clubs. Le problème du renouvellement des adhérents se pose cruellement pour nous comme pour la FFCV. Je pense qu'il est urgent de réviser le fonctionnement de nos associations si nous voulons perdurer. En effet, avec l'évolution des technologies et du matériel, énormément de



Débat aux Rencontres d'automne du Bouchet, novembre 2021.

monde capture des images et scènes de vie avec les téléphones et les mettent sur les réseaux sociaux pour un retour immédiat. C'est un public qu'il faut essayer de capter en leur offrant la possibilité de participer à nos tournages ou en leur confiant par exemple le making of du tournage et par ce biais les intéresser à la réalisation de film, sans pour autant leur demander systématiquement de devenir un adhérent. Il y aura certainement des échecs, mais qui ne tente rien n'a rien. Notre modèle associatif vit certainement ses dernières décennies, l'âge de nos adhérents fait que naturellement ils disparaissent, réduisant lentement mais sûrement le nombre d'actifs. Je pense qu'une grande réflexion sur le sujet est urgente à proposer. ●



Une belle expérience de film club : le tournage de *Georges et le dragon* (Vincent Fauvell-Champion).

Au CAB depuis 1981

Après ma première participation en 1981 aux Rencontres d'Automne, aidé par le club, j'ai mis en application les conseils qui m'ont été prodigués. J'ai trouvé un sujet tout près de chez moi au parc de Saint-Eutrope ; un petit train touristique était en exploitation. Renseignements pris, et avec l'accord du propriétaire, j'ai filmé les travaux d'entretien pendant la coupure hivernale. Un premier film en Super 8 sonore sur le changement d'un aiguillage, la mise en chauffe d'une machine à vapeur (O30T) et la formation du train affrété spécialement pour une association de retraités. Puis au printemps suivant, l'association fêtait ses 10 ans, une grande fête était organisée avec en complément d'attraction des démonstrations de trains miniatures à vapeur vive en 15 et 13 pouces tractant des wagons sur lesquels le public pouvait prendre place, impressionnant la puissance de ces petites machines ! Un autre film en Super 8 m'a donné pas mal de travail, *Le caprice de Marianne*, pour le centenaire de la Tour Eiffel : consultation d'archives, de reproductions, visite de la tour et fin du film avec un splendide feu d'artifice.

Avec l'arrivée de la vidéo, j'ai repris l'idée d'un film club qui avait été commencé en Super 8, l'abandon de certains acteurs à l'époque ayant mis fin au tournage. Le scénario a été réécrit et mis à jour ainsi que les lieux des différentes scènes dont une partie ont été tournées dans la ville nouvelle d'Evry avec l'aide de la Police pour barrer certaines rues de nuit. Certes le VHS n'avait pas une définition terrible, à l'époque les capteurs n'étaient pas des CDD, mais des tubes cathodiques.

Un autre film qui nous a donné beaucoup de travail est *Speed pizza* ou un gros travail d'infographie a été nécessaire pour rendre crédibles certaines scènes. Je me suis également attaqué au film minute avec *Un bon cheval* qui a décroché un 3ème prix au National ; ce film m'a été demandé à plusieurs reprises pour mon grand plaisir.

Sur une production de près de 30 films, 15 seulement ont été présentés aux divers concours. Beaucoup n'ont pas dépassé le niveau régional, mais l'essentiel c'est avant tout de se faire plaisir à réaliser des films et à faire plaisir à ceux qui les regardent.

Jean-Pierre Clavier



Cinamat L'Haÿ-les-Roses : la floraison cinéma ne faiblit pas

Le club au logo à la rose est un pilier historique de la FFCV. La fidélité et l'engagement du Cinamat L'Haÿ-les-Roses dans la vie de CinéVIF en a fait un précieux partenaire.

Production et projections publiques de films, accueil de formations et de réunions régionales, l'association septuagénaire répond toujours présent. Son président Georges Bernard raconte la très ancienne amitié que partage une belle équipe.

L''Ecran de la FFCV ►► Le Cinamat L'Haÿ-les-Roses est un des plus anciens clubs de cinéma en Île-de-France. Le document "L'histoire du club de 1950 à nos jours" accessible sur votre site Internet est riche d'enseignement, y compris sur CinéVIF et la FFCV, et a dû nécessiter un gros travail de recherche. La mémoire et le patrimoine : deux valeurs importantes pour le Cinamat ?

Georges Bernard ►► Tout au long de sa vie, Cinamat a eu un lien très fort avec CinéVIF et la FFCV. Dans notre règlement intérieur, tous les adhérents sont affiliés à la FFCV pour montrer son soutien aux instances représentatives nationales. Par le passé, plusieurs adhérents ont eu des postes au sein du bureau de la FFCV, comme Paul Scoccini, Michel Portat et Robert Beaufrère. C'est dans cet esprit que Jacques Lamandé, notre secrétaire pendant de longues années, a souhaité effectuer ce travail de mémoire pour laisser une trace de la vie du club et de la FFCV. Nous avons aussi constitué une cinémathèque de plus de 180 films du club sur près de 500 réalisés.



Jacques Lamandé, Michel Portat, Jean-Claude Réal, le président Georges Bernard et Pierre Brin.

L'Ecran de la FFCV ►► Cinéma, diaporama et photo semblent représenter à parts égales les activités du club. Chaque atelier propose soirées de projections, expos, salons, sorties, participation aux concours. Cette multi-activité est-elle une force qui fédère et entraîne des synergies, selon vous ?

Georges Bernard ►► Le club Cinamat L'Haÿ-les-Roses regroupe deux activités d'images, cinéma et photo.

L'expérience montre à mon grand regret qu'en dehors de l'esprit d'amitié et de convivialité, il y a peu d'échanges techniques entre ces deux groupes, malgré mes tentatives pour les favoriser à l'occasion de soirées communes comme les concours internes avec le même thème et les soirées rétro. Cela me désole d'autant plus que j'ai toujours participé aux deux. Je me console en voyant qu'il existe cependant un esprit d'entraide puisque dans un des derniers films club *Les toilettes SVP*, les seconds rôles étaient tenus par des photographes.

L'Écran de la FFCV ►► De quelles ressources disposez-vous, en matière de locaux, matériels, utilisation de salles ?

Georges Bernard ►► Nous avons la chance par l'intermédiaire de la municipalité de disposer, à certaines heures déterminées à l'année, d'une salle pour nos réunions techniques et projections. Une arrière-salle nous est exclusivement réservée pour le stockage du matériel : son, ordinateur, projecteurs, archives photos, bibliothèque. Celle-ci nous sert aussi de cabine de projection. Nous organisons aussi, deux ou trois fois par an, une soirée à l'auditorium de la ville pour ces soirées de galas qui permettent de montrer la réalisation de nos auteurs et de ceux de la FFCV. C'est pour moi une promotion pour les films courts-métrages et un remerciement pour les auteurs.

L'Écran de la FFCV ►► Paul Scoccini, Jacques Delaisement, Marin Delalande, Michel Portat sont des grandes figures du club, réalisateurs de films multi-primés à la FFCV et adhérents de la première heure. Le film de voyage : une école Cinamat ?



Dans les jardins du Moulin de la Bièvre à l'Haÿ, le stage régional Prise de son et interview, en 2017.



Lucas Renaudot obtient en 2015 les 100 € du Prix Jeunesse et Culture pour *The light*, des mains du président régional. Lucas Renaudot sera l'année suivante président du jury des Méliès, 2ème division.

Georges Bernard ►► Il est certain que nos adhérents aiment les voyages. Paul Scoccini et Michel Portat ont rapporté depuis plus de cinquante ans des images que nous regardons dans nos soirées rétro. La qualité d'image n'est pas celle de maintenant mais ce sont de véritables images d'archives, rapportées d'Afghanistan, de Syrie, du Liban et bien d'autres... On ne peut pas parler d'école car ce sont les circonstances et une période où les images du monde n'entraient pas dans les foyers comme maintenant. Cependant Cinamat, ouvert sur le monde, a toujours voulu présenter des films de bonne tenue, les auteurs étant généralement de bons cinéastes. Le rôle de nos séances techniques « Cinédia », où l'auteur présente son film, aboutit toujours sur des propositions d'amélioration. Ce procédé définit une base de qualité qui permettra ensuite au président du club de donner son accord pour une présentation aux concours FFCV en l'état ou après retouches. Cela s'est traduit au fil du temps par de nombreuses distinctions. Outre les voyages, de nombreux films documentaires, reportages, contes, animations ont été réalisés sur des thèmes variés.

L'Écran de la FFCV ►► Le club a également connu quelques brillants auteurs de fiction, comme Roger Danel ou plus récemment Daniel Renaudot et son fils Lucas devenu professionnel. Aux derniers Méliès (concours régional CinéVIF), vous avez présenté une inattendue et ambitieuse fiction club (*Le ruban bleu*,

d'une durée de 23 minutes), réalisé par Roger Maltère. Un défi ?

Georges Bernard ►► En ce qui concerne la fiction, Jacques Delaisement, au sein du club, a été un des pionniers ; d'autres ont suivi qui ont marqué notre histoire. C'est aussi l'objet des films club qui, sous la direction de Jean-Claude Réal, sont conçus entièrement de la recherche du thème jusqu'au tournage. Un travail pédagogique réel et motivant. Dans cet esprit, Roger Maltère nous a présenté un scénario très détaillé qu'il avait écrit, *Le ruban bleu*. Dans un premier temps, nous nous sommes beaucoup interrogés quant à sa faisabilité. Mais c'est le rôle d'un club d'aider ses adhérents dans leurs projets, et nous avons donc avec plaisir contribué à travailler au maximum sur sa réécriture qui a duré plusieurs mois. Ce fut une activité de groupe très positive. Malgré la période de la Covid, grâce à sa ténacité, Roger a réussi à tourner et finaliser son film pour un résultat qui nous a paru très honorable, bien que non distingué ensuite lors de la projection aux Méliès. Outre la déception naturelle — mais c'est le jeu, nous avons surtout regretté ne pas recevoir de commentaires du jury, contrairement à ce qui se passait les années précédentes. Se priver d'informations qui permettent de progresser, c'est pénalisant voire démotivant pour les auteurs comme pour les clubs.

L'Ecran de la FFCV ►► Quel est votre parcours cinéma personnel et qu'est-ce qui vous motive dans la présidence du club ?

Georges Bernard ►► En ce qui me concerne, bien qu'à 20 ans je me sois acheté une caméra huit millimètres et malgré les différentes évolutions techniques, mes films sont restés au stade de l'intérêt familial. Dès mon entrée à Cinamat en 1990, j'ai



Paul Scoccini dirige une séance technique.

participé aux réunions et aux réalisations des deux composantes, mais mon activité est essentiellement photographique. En 2008, faute de prétendants, j'ai accepté de prendre la suite de Marin Delalande qui, à 89 ans et trente-neuf années de présidence, se cherchait depuis plusieurs années un successeur. Seul candidat, j'ai été élu à l'unanimité.... ! Ce faisant, c'était la possibilité de rendre au club l'intérêt et le plaisir que j'avais pu y trouver depuis mon arrivée. Mon ambition a été de pérenniser l'esprit de convivialité qui y règne mais aussi de favoriser l'éclosion de nombreux films tout en gardant la qualité qui a fait la marque de Cinamat pendant toute son existence — 70 ans depuis son origine à Paris 13ème.

L'Ecran de la FFCV ►► Comment se remet le club après deux années compliquées ?

Georges Bernard ►► Pendant ces deux années, Cinamat a continué de fonctionner, que ce soit dans la photo en donnant des thèmes mensuels dont les images se sont transmises par Internet et aussi en cinéma par des séances « zoom » qui ont remplacé nos « Cinédia » afin d'analyser les films. Ce fonctionnement bien que moins convivial a contribué à la présentation de films aux Méliès. Cette activité ainsi poursuivie et le lien qui existe entre les membres a permis de conserver intact notre effectif.

L'Ecran de la FFCV ►► Que faut-il souhaiter au président du Cinamat L'Haÿ-les-Roses et à son club ?



Roger Maltère, Grand Prix à Vanves en 2018 avec *Les morts ne meurent pas*.

Georges Bernard ▶▶ Ce que l'on peut souhaiter au président de Cinamat doit être le même que pour la majorité des présidents actuels : voir le renouvellement de ses effectifs et ainsi la poursuite de l'existence de son club. En ce qui me concerne, c'est une inquiétude de plus en plus présente faute de nouveaux adhérents. Ma seule consolation est qu'être membre de Cinamat est sans doute un gage de longévité : six membres ont passé les 90 ans. On se console comme on peut mais je garde le moral ! ●



Deux grandes projections publiques par an, cinéma et diaporama, à l'Auditorium de l'Espace culturel Dispan de Floran.

Coup de chapeau aux AVM



Les Canotiers, c'était le premier rendez-vous CinéVIF de l'année.



Luis Neto anime les Canotiers 2017. Nicole Delahousse (au centre) reçoit le Prix de la Ville de Vaucresson par la représentante du maire.

Plusieurs clubs ont certes quitté CinéVIF ces deux dernières années, mais c'est surtout la liquidation des AVM (Ateliers audiovisuels de Vaucresson Marnes-la-Coquette) qui a créé un petit traumatisme à CinéVIF. Le club de Michel Pouillot, Luis Neto, Geneviève Bianchi, des sœurs Delahousse a mis la clé sous la porte et a vendu tout son matériel, fin 2021. Les principaux animateurs du club ont quitté la région parisienne, d'autres ont rejoint d'autres associations.

Les AVM étaient connus pour leurs réalisateurs prolifiques et connus dans la région, la qualité de leurs films collectifs et aussi les fameux « Canotiers » organisés annuellement en février. Cette manifestation conviviale, à l'origine concours cinéma inter-club, s'était ouverte à des réalisations régionales avec des débats de qualité. La 36e édition qui s'est tenue en février 2020 aura donc été la dernière. Mais plutôt que de parler disparition, les esprits positifs préféreront parler d'essaimage dans d'autres structures et toujours en lien avec CinéVIF. Pour preuve l'activité toujours soutenue de Patrick Lanza devenu référent formation régional, Michel Pouillot arrivé à AAIS ou Luis Neto, longtemps trésorier régional, qui a proposé en « auteur extérieur » son dernier film au Fédé Open Festival. « *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* ».

Charles Ritter.

Guadeloupe, une île de France toujours en activité

Dans le réseau de la FFCV, l'Outre-mer est rattaché à la région 1, CinéVIF. Le club Guadeloupe 971 en est l'unique représentant. Malgré l'épisode Covid, la « passerelle cinéma » entre Pointe-à-Pitre et Paris a tenu bon. Rencontre avec Armel Vertino, présidente du club.



L'atelier d'écriture de scénario du projet « Filme l'avenir ».

L'Écran de la FFCV ►► Armel Vertino, le club Guadeloupe 971 est toujours bien présent au sein de la FFCV. Vous aviez présenté *Considérer le patrimoine* aux derniers Méliès le printemps dernier. Comment va l'association après deux années compliquées ?

Armel Vertino ►► Le club Guadeloupe 971 se porte bien. Nous avons traversé ces deux dernières années en activité malgré la crise sanitaire. Nous avons collecté des images de différentes formes d'actions organisées en faveur des plus démunis et ou de personnes en difficulté, comme lors d'ateliers de réalisation de masques en tissus et autres. Nous avons également réalisé un film documentaire sur le premier confinement. En octobre 2020, nous avons répondu à un appel du gouvernement pour participer à un projet intitulé « Filme l'avenir ». Pour ce projet, nous avons réuni

une trentaine de jeunes qui ont été initiés à l'écriture de scénario et à jouer le rôle de l'acteur devant la caméra. Avec des formateurs arrivés de métropole, nous avons travaillé pendant dix jours. Divisés en plusieurs groupes, ils ont réalisé un film de trois minutes soumis à compétition sur le thème de la solidarité. Le jour de la clôture, la projection de tous les films a eu lieu dans une salle du multiplexe Cinestar, dans la ville des Abymes. Ce fut un merveilleux moment de voir tous les jeunes de toutes les villes qui ont participé se retrouver dans une grande salle de cinéma à regarder leur réalisation. C'était un jour de fête : les équipes de travail ont été récompensées et chacun a reçu un sac rempli de petits objets utiles. Au niveau local, l'équipe du club Guadeloupe 971 a remporté le prix de la solidarité et le 2ème prix au niveau départemental. C'était une belle expérience avec des professionnels, et nous saluons cette belle initiative. En ce moment, il n'y a pas de réalisation en cours à cause des problèmes sanitaires. Mais la volonté de continuer le travail se fait sentir.



Les jeunes réalisateurs du film *Bonjour Madame* sur le thème de la solidarité. Armel Vertino, en 2ème à gauche sur la photo.



Remise des récompenses du concours du projet « Filme l'avenir » au multiplexe Cinéstar aux Abymes.

L'Écran de la FFCV ►► Laurent Albert, qui a un certain temps représenté votre club en métropole, avait proposé des films mais a aussi été juré au concours régional dans un passé récent et Marie-Félix Saint-Ville est toujours active au bureau de CinéVIF. Quelles sont vos idées pour pérenniser voire développer cette relation avec la FFCV et la métropole ?

Armel Vertino ►► Laurent Albert est actuellement en Guadeloupe et fait toujours partie du club. Il assure particulièrement le montage de nos réalisations. Marie-Félix qui nous représente sur la métropole est régulièrement en correspondance avec nous sur toutes nos actions. Les deux institutions FFCV et CinéVIF sont pour nous des facteurs de développement, de promotion et d'ouverture. Ce sont aussi deux sources de motivation capable de susciter l'envie de réaliser des films, ceci depuis que Marie Cipriani (ancienne présidente de la FFCV, NdlR) m'a poussée à adhérer à la Fédération. J'ai également des remerciements à adresser à Jean-Pierre Clavier et à Charles Ritter (anciens présidents de CinéVIF, NdlR) pour leurs précieux conseils et mots d'encouragement sur mon travail, ce qui m'a permis de continuer, de persévérer et de rester sur la liste des réalisateurs. Il faut se battre pour faire vivre ces deux outils importants pour la promotion des amateurs et des films de courts-métrages. Je suis loin, à 8 000 kilomètres, mais je pense à vous, je compte sur vous et j'encourage Marie-Félix à maintenir sa présence au sein de l'organisation pour les services correspondant à ses compétences. Les actions des bonnes volontés détermineront la suite des relations que nous tâcherons de développer par la formation et l'accompagnement de jeunes cinéastes.

L'Écran de la FFCV ►► Le club Guadeloupe 971 est le seul club de l'Outre-mer affilié à la FFCV. Avez-vous des suggestions pour trouver d'autres associations de cinéma dans d'autres départements et territoires ultramarins intéressés à s'affilier à la FFCV ?

Armel Vertino ►► Le cinéma n'est pas très connu dans les autres départements du fait qu'il n'y a pas d'école, comme chez nous le campus Luminans, labellisé en 2017 par le Ministère de l'Éducation nationale. Les envies de production de films se développent pourtant grâce aux différents médias et les téléphones portables qui mettent l'image à la portée de tous, mais il n'y a pas d'organisation pour les structurer. J'ai voulu sensibiliser quelques jeunes participants au projet « Filme l'avenir », mais pour eux, c'était un simple projet lié à la période Covid. Ils ont jugé que c'était une belle expérience, sans avoir l'envie d'aller plus loin.

L'Écran de la FFCV ►► Quelle est l'actualité du club Guadeloupe 971 aujourd'hui ?

Armel Vertino ►► Actuellement, le club se penche vers la transmission des valeurs de l'image et sa portée en général. Pour cela, nous projetons nos réalisations dans les quartiers par petits groupes gratuitement pour les sensibiliser à la pratique audiovisuelle. Nous suivons les formations en ligne de la fédération : c'est une occasion pour nous permettre de progresser, puisque nous sommes isolés, sans la possibilité d'être en présentiel. Le coronavirus a peut-être au moins créé cette possibilité. A ce propos, nous remercions ces formateurs pour leurs bonnes méthodes pédagogiques.

Propos recueillis par Charles Ritter.



Marie-Félix Saint-Ville et Armel Vertino au festival de Cannes en 2018.

Voyages et regards

Cristiana Bontemps : l'appel de la banquise

Le jaguar au bord de *La rivière Cuiabà*, c'était déjà Cristiana ; *Les petites merveilles de Sulawesi* et *Raja Ampat le petit monde du corail*, c'était eux, Cristiana et Alain. Ces trois merveilleux documentaires ramenés du Mato Grosso pour le premier, des eaux turquoises d'Indonésie pour les deux autres, ont fait le bonheur de nombreux festivaliers de la FFCV et d'ailleurs. La période de deuil passée, Cristiana a repris valise et caméra toute seule et nous a livré l'année dernière un somptueux *Rencontres en Arctique*. Cruellement absent de Soulac l'an passé, déjà multi-primé ailleurs, son film témoigne d'une sensibilité rare et d'une maîtrise technique proche de la perfection.



L'Ecran de la FFCV ►► « *Je suis seule ce soir. La maison ne m'a jamais semblé aussi vide* », telles sont les premières paroles que l'on entend du film pendant qu'on lit sur l'écran la dédicace « à Alain », votre défunt mari. *Rencontres en Arctique* s'inscrit résolument dans une approche introspective. Cette échappée vers le Grand Nord semble une destination radicalement différente des contrées tropicales auxquelles vous nous aviez habitués. Hasard ou parti pris ?



Cristiana Bontemps ►► Plutôt le hasard. L'idée d'un voyage en Arctique nous est venue, à Alain et à moi, lors d'un dîner au Festival de l'Image sous-marine de Strasbourg où nous présentions *Raja Ampat*. Le soir, il y avait un dîner au cours duquel nous avons rencontré un cinéaste habitué de l'Arctique. Il nous a donné envie d'y aller. Nous avons donc entrepris un premier voyage en juillet 2014. Sur place, nous avons été d'emblée envoûtés par les merveilleux paysages et la faune. Avec Alain, on s'est dit qu'il faudrait faire un film. Malheureusement, Alain est décédé quelques semaines après ce voyage. Alors j'ai voulu à tout prix y retourner, découvrir plus. Et je suis donc repartie seule vers l'Arctique.

L'Ecran de la FFCV ►► Dès les premiers instants du film, on est saisi par l'élégance de la mise en scène

du départ nocturne de la maison. Le choix musical, les bruitages discrets, la voiture qui file dans la nuit vers l'aéroport, le questionnement intérieur, le grain de voix ouaté de la narratrice : nous sommes d'emblée installés dans une ambiance mélancolique qui donnera le ton à tout le film. Comment s'est construit l'écriture de ce film dont les images s'étalent sur semble-t-il au moins deux ans ?

Cristiana Bontemps ►► En fait les images s'étalent sur cinq ans et 10 voyages, de 2015 à 2019. Quand je suis repartie, je n'avais pas d'idée précise, je voulais juste voir à nouveau ces lieux merveilleux et y aller avec ma caméra qui ne me quitte jamais. Cela aurait pu continuer encore longtemps, car on n'a jamais fini de découvrir une région aussi vaste, et



aussi passionnante. Plus je voyageais, plus je réalisais combien il me restait à découvrir... mais le Covid est passé par là. Lors du premier confinement début 2020, j'ai finalement décidé d'écrire et réaliser le film avec les plans disponibles. Donc le film a été construit a posteriori. Ce fut la grande difficulté pour imaginer une histoire pas trop décousue entre tous les lieux visités : le Spitzberg, l'Alaska, la région de Churchill, le Nunavut, le Groenland... J'ai essayé plusieurs constructions. J'ai finalement opté pour une histoire que j'ai juste condensée, qui raconte en quatre voyages ma découverte de l'Arctique et des ours polaires. C'est proche de la réalité, même si en fait je me suis rendue plusieurs fois dans chacun des lieux et si le film ne respecte pas la chronologie de mes voyages. Pour finaliser l'histoire, j'ai beaucoup été aidée par Stéphane Plane et Pascal Bergeron. Je pense qu'il est indispensable lors de la conception d'un film d'avoir des personnes qui vous apportent leur regard extérieur et avec qui on peut échanger. Stéphane et Pascal m'ont tous deux apporté leur temps et leur attention. Pascal en particulier m'a guidée tout au long du montage. Je leur suis très reconnaissante.

L'Ecran de la FFCV ►► Vous dites avoir résidé dans un lodge appartenant à des Indiens Cris du Canada, uniquement accessible par hélicoptère depuis la ville de Churchill. Pouvez-vous nous en dire davantage sur le lieu et les habitants de ce premier séjour ?

Cristiana Bontemps ►► Ce lodge est situé à l'intérieur des terres, à 65 km au sud de Churchill, en bordure du Parc national de Wapusk. C'est l'un des rares endroits au monde où il est possible de s'approcher des tanières où les mères ours mettent bas leurs



oursons. Il faut savoir que les oursons naissent vers Noël et ne sortent de la tanière que de mi-février à mi-mars. Des tanières existent un peu partout en Arctique mais le plus souvent elles se situent dans des endroits inaccessibles en hiver en raison de la banquise ou qui sont totalement interdits.

Le lodge appartient à deux frères, Mike et Morris Spence. Dans leur jeunesse ils étaient chasseurs comme leur père, mais aujourd'hui ils préfèrent accueillir des photographes. Normalement le lodge est desservi par une ancienne voie ferrée, mais cette fois-là, il y avait eu une terrible tempête et le blizzard avait carrément emporté les voies. Le lodge n'est ouvert que quelques semaines par an de mi-février à mi-mars. Il compte une quinzaine de lits répartis en deux dortoirs. Le confort est similaire à celui des refuges de nos montagnes : pas d'eau courante, chauffage au poêle, dortoirs... Il n'est fréquenté que par des photographes — ou vidéastes — venus du monde entier et prêts à tout pour faire des images des bébés ours quand ils sortent des tanières. La demande est très forte. Pour avoir une place, il faut parfois patienter plusieurs années et il n'y a aucune garantie de voir les oursons. J'ai eu la chance de profiter d'un désistement, sinon j'attendrais encore.



L'Ecran de la FFCV ►► Dès ce premier séjour, vous rapportez des images somptueuses comme celles d'une aurore boréale et de ces ours polaires quasiment en gros plans. Avant la rencontre avec ces premiers ours, vous vivez aussi des moments difficiles comme ces longues journées de blizzard. C'est le choc d'un environnement extrême, loin de Paris comme des « *Petites merveilles de Sulawesi* » ?



Cristiana Bontemps ►► Effectivement, le froid extrême fut un choc. Mais me retrouver hors des sentiers battus, loin de toute trace humaine, dans des endroits sauvages et magnifiques, c'est finalement ce que j'aime. Malheureusement, ces endroits sont de plus en plus rares. Arriver à Wapusk en survolant la toundra enneigée, traverser ces immenses étendues gelées, se retrouver pris dans une tempête de blizzard avec les chenillettes qui s'enfoncent dans la neige et qu'il faut pousser tous les 50 mètres, ça a été pour moi une expérience exaltante. Les mers d'Indonésie, avec leur fonds somptueux et leur coraux chatoyants présentent aussi parfois des conditions difficiles, en particulier les courants violents et les tempêtes. Je ne suis pas particulièrement téméraire, cependant l'aventure m'attire et, que ce soit dans ces mers ou devant les immensités gelées de l'Arctique, mon émotion face à la nature belle et sauvage est toujours aussi forte.

L'Écran de la FFCV ►► Vous avez connu des températures avoisinant les - 60°. L'humain est soumis à rude épreuve, tout comme le matériel de tournage. Comment l'homme et la machine résistent-ils dans

ces conditions extrêmes, et comment vous y étiez-vous préparés ?

Cristiana Bontemps ►► Ces conditions sont très dures pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Il faut tout protéger, les mains, la peau, les yeux. Je me souviens d'un photographe asiatique qui un jour n'avait pas bien protégé sa figure. Le soir au lodge, la peau de ses pommettes tombait en lambeaux. Généralement on a très froid aux pieds, même avec les grosses bottes polaires remplies de chaufferettes. Mais le plus pénible pour un vidéaste ce sont les yeux et les mains. Les lunettes s'embuent, dès qu'on est dehors on ne voit plus rien et avec de gros gants, il est très difficile de manier la caméra. En ce qui me concerne, j'avais interrogé avant le voyage des gens qui étaient déjà allés sous ces climats, mais ma préparation était quand même insuffisante. Bien qu'ayant déjà fait plusieurs voyages en Arctique l'été, m'y retrouver en février fut quand même un choc. Par contre, les autochtones sont bien plus résistants. Par moments, ils ne mettent même pas les gants. Pour ce qui est du matériel, c'est encore plus dur. Le trépied est vite gelé et cela rend impossible de faire

des panoramiques ou des tilts. Sans parler des batteries qui se vident tout de suite et qu'il faut remplacer avec les gants et dans le noir, et de l'objectif de la caméra qui se couvre de buée dès qu'on transite entre un lieu chauffé et l'extérieur. J'ai « loupé » plusieurs aurores avant d'arriver à faire les images que vous voyez dans le film.

L'Écran de la FFCV ►► Davantage encore que pour vos précédents films, la bande son de *Rencontres en Arctique* est particulièrement pensée, travaillée et maîtrisée. Le choix et l'utilisation des musiques, des ambiances ainsi que le phrasé des voix off parfaitement placées dans le montage constituent un modèle du genre. La musique originale comme la voix off sont signées Anne De Boysson, et le sound design comme le mixage sont signés Jamil Benhamouch. Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez travaillé ensemble ?

Cristiana Bontemps ►► C'est Pascal Bergeron, qui m'a beaucoup guidée pour le montage du film, qui m'a présenté Anne de Boysson et Jamil Benhamouch. Pascal qui a une grande culture musicale a tout de suite décelé le jeune talent d'Anne. Elle a commencé à composer à partir des maquettes de séquences et nous a proposé divers essais pour le thème principal. Elle nous a aussi appris qu'elle avait fait du chant, et nous lui avons fait faire un essai au moment du casting des voix. Elle a donc aussi fait la narration. L'enregistrement s'est passé chez moi. Quant à Jamil, je lui ai remis toutes les pistes son à la fin du montage. Il y avait une dizaine de pistes, une pour chaque type de son ou de bruit. J'avais enregistré toutes sortes de bruits lors des divers voyages et il y avait aussi les bruits d'ambiance des caméras et



bien sûr les voix des interviews et la voix off. Jamil a retravaillé tous les sons et les a mixés avec Pro Tools.

L'Écran de la FFCV ►► Vous citez également Stéphane Plane à l'aide au développement du projet et à la recherche documentaire. Pouvez-vous nous donner des éléments sur sa contribution au film ?

Cristiana Bontemps ►► Stéphane est un ami qui a fait des études de cinéma. Il m'a beaucoup aidée au début du projet, notamment pour chercher de la documentation. Il faut dire qu'à l'époque, la documentation était à la fois foisonnante et contradictoire. Stéphane a recherché et a recensé de nombreux articles, études, documents sur Internet, dans la presse, dans les bibliothèques. Il m'a aussi beaucoup aidée à préparer l'interview de Christian Kempf. Toutefois, pour des raisons personnelles, il n'est plus intervenu lors du montage.

L'Écran de la FFCV ►► Une rupture se fait après quelques minutes de film, lorsque vous revenez en France et interviewez Christian Kempf, spécialiste de l'Arctique. Le film devient alors plus didactique, avec votre deuxième voyage en Terre Nunavut pour connaître au plus près la banquise qui vous fascine. L'échappée contemplative prend peu à peu des allures de documentaire avec interviews et schémas explicatifs sur la banquise. Est-ce la curiosité documentaire qui reprend le dessus ?

Cristiana Bontemps ►► Après les premiers voyages, j'ai réalisé que je ne comprenais pas grand-chose à la réalité scientifique de la banquise, de la glace et des enjeux du réchauffement en Arctique. J'ai voulu



mieux comprendre, pour moi-même et aussi pour ne pas dire des choses fausses ou inexactes dans le film. La rencontre et l'interview de Christian Kempf et les recherches documentaires qui ont eu lieu alors que j'avais déjà fait plusieurs voyages m'ont en quelque sorte « ouvert les yeux » sur ce que je voyais. Du coup j'ai voulu tout simplement partager ce que j'avais appris avec ceux qui verraient mon film. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être des gens qui, comme moi, ne savent pas vraiment ce qu'est la banquise et que ces éléments pourraient intéresser. Naturellement, cela a introduit un côté plus factuel et documentaire.

L'Ecran de la FFCV ►► Un an après le séjour au Nunavut, vous retournez une troisième fois dans le Grand Nord, cette fois vers le Spitzberg et le Groenland. Votre motivation semble cette fois explicitement documentaire.

Votre commentaire prend des accents un peu attendus, quoique sincères car vécus par cette expérience du terrain, sur l'urgence climatique et ses conséquences. Cette progression dans la dramaturgie du

documentaire correspond-elle à ce que vous avez ressenti ou bien est-ce une construction *a posteriori* ?

Cristiana Bontemps ►► Cela correspond à ce que j'ai vécu et ressenti. Au fil des voyages, j'ai progressivement évolué. J'ai vu qu'il n'y avait pas que des beaux paysages, mais des hommes dont les maisons s'effondraient, des animaux qui n'arrivaient plus à se nourrir, des paysages somptueux qui disparaissaient. Ensuite, en me documentant, j'ai pris toute la mesure du drame qui se nouait, de l'urgence à laquelle nous



sommes tous confrontés. C'est cela que j'ai voulu exprimer. Il faut dire qu'il y a juste quelques années, le réchauffement climatique était encore mal connu. Je ne suis pas une scientifique, mes connaissances sont moindres, mais il m'a paru important de témoigner et partager ce que j'avais appris. Émotion et curiosité sont allés de pair. Aujourd'hui, alors que tout le monde est impacté, le changement climatique est devenu une triste réalité quotidienne. C'est fou ce que ce changement va vite.

L'Ecran de la FFCV ►► « *Ici, j'ai bien trouvé la nature sauvage et la sérénité que j'étais venu chercher. Mais j'ai aussi pris conscience avec tristesse d'un monde qui s'évanouit.* », concluez-vous avant de souhaiter bonne chance à ces ours en voie d'extinction. Mais la dimension personnelle introspective du film et l'utilisation « mélodramatiquement efficace » des images attendrissantes d'ours blancs peut-elle acheter à la rigueur documentaire – à moins qu'elle ne la complète et y donne davantage de force ? Qu'en pensez-vous, rétrospectivement ?

Cristiana Bontemps ►► Je ne me suis pas vraiment interrogée sur ce point. Encore une fois j'ai fait ce film avec mon cœur. Ces ours sont attachants, curieux, intelligents, on en oublie presque à quel point ce sont des dangereux prédateurs. Je les ai montrés tels que je les ai vus, si beaux et si attendrissants, dans leur splendide environnement. J'aimerais que ces images donnent envie de les protéger. Est-ce que cela nuit à la rigueur documentaire ? J'espère pas. Je n'ai pas cherché à faire un documentaire dans les normes. J'ai simplement pensé que s'il n'y avait qu'une seule personne qui serait touchée par les images de ce film, cela en aurait valu la peine. Mon souhait est que les images attendrissantes et l'aspect informatif se complètent, pour moi ils sont indissociables. Au spectateur de juger si c'est le cas.

L'Ecran de la FFCV ►► Êtes-vous toujours adhérente au Club audiovisuel de Verrières-le-Buisson (CAVB) ? Quelle est l'actualité de Cristiana Bontemps aujourd'hui ?

Cristiana Bontemps ►► Je voyage toujours beaucoup et je ne suis que rarement en région parisienne. Bien que toujours adhérente, je n'ai guère l'occasion de participer aux activités du CAVB.

Propos recueillis par Charles Ritter.

Le lien vers le film :

<https://vimeo.com/697912644/0085250a1e>

Parmi la vingtaine de sélections en festival, signalons les prix obtenus au Festival de la Francophonie à Washington, Nature Without Borders International Film Festival, Vancouver Independent Film Festival, Finisterra Brazil Film Art & Tourism Festival, Toronto Indie Shorts, Ireland Wildlife Film Festival, et plus proche de chez nous : les prix obtenus à Hellelmes-le-cinéma et aux Méliès (festival CinéVIF).



SoulaCritiques

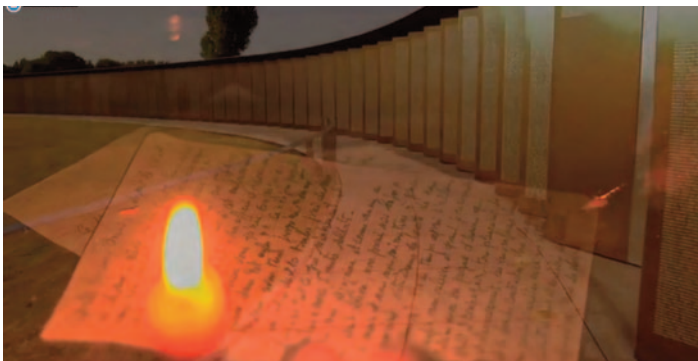
Yaël Yermia



Les vieilles gueules de Jacky Bidault

Tourné en noir et blanc, *Les vieilles gueules* nous raconte l'histoire de cinq vieux amis qui se réunissent et se rappellent les trahisons de Raymond, leur ami récemment décédé. Qui était Raymond ? Un coureur ? Un joueur ? Un alcoolique ? Autour de ses cendres, Robert, René, Georges, Marius, Camille, un peu aigris, se demandent comment Raymond parvenait toujours à ses fins. Il leur volait de l'argent et réussissait à coucher avec leur femme... Surprise ! Une lettre testamentaire les conduit au Bois de Vincennes où une nouvelle découverte les attend.

Ce court-métrage aux dialogues parfois grivois et redondants est toutefois servi par des acteurs à la bonhomie sympathique. La musique d'inspiration tzigane donne un original cachet au film.



La lettre et l'anneau

de Bertin Sterckman

Reconstitution historique, ce court-métrage a su nous plonger dans l'époque terrible de la Première Guerre mondiale. L'horreur de la prise de la Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette dans le Pas-de-Calais est racontée par le biais d'une voix off. Un soldat au combat écrit une lettre le 20 mai 1915 et raconte cette journée terrible. Simultanément, le réalisateur utilise des images d'archives en surimpression de l'Anneau de la Mémoire, mémorial de 345 mètres de périmètre où sont gravés les noms de 579 606 tués sur les 90 kilomètres de front du Nord-Pas-de-Calais entre 1914 et 1918, représentant 40 nationalités.

A Lorette, ce sont 42 000 soldats qui ont été inhumés, dont 22 000 inconnus.

Son impartialité et l'incarnation du conflit par la voix d'un jeune auquel tout le monde peut s'identifier font de ce court-métrage un film qui a trait à l'universel, le souvenir, la jeunesse et la mort.

Yaël Yermia est auteure de *Nous Anahnou*, dystopie sur la mémoire, publié aux éditions De Beauvilliers. Rédactrice et créatrice de podcasts, elle publie chaque semaine sur un blog bilingue anglais, movieintheair.com, des articles sur les films et les séries. Elle a créé Falafel Cinéma, podcast sur le cinéma israélien, ses artistes et ses séries.



Egoïne de Daniel Renault

Dans une société dominée et contrôlée par l'égo, un jeune artiste déficient veut obtenir une nouvelle drogue, l'égoïne, pour rehausser son égo.

Drôle, parfois un peu longuet, ce court-métrage raconte une histoire intéressante. Le héros, un artiste qui a du mal à percer, cherche à tout prix à revaloriser son égo en prenant de l'égotine. Mais le médecin déclare qu'il n'en a pas besoin, et qu'il est en phase avec son sub-

conscient. À l'aide d'une de ses amies à l'égo surboosté, il essaie de faire baisser le sien afin enfin de recevoir le remède miracle. Mais en chemin, il fera des rencontres surprenantes...

Nos rêves nous aident-ils à être en paix avec nos envies et nos passions ? Qu'y a-t-il vraiment derrière cet égo surpuissant ? C'est une des questions que pose ce court-métrage drôle et sympathique sur notre époque.



La peste et le corona

de Robin Viale et l'atelier vidéo MJC Voreppe

Face à face entre une influenceuse sans vergogne et une biologiste qui annonce une terrible pandémie... Interprétée par des adolescentes, cette comédie réussie aborde des thématiques graves lors de dialogues truculents et plutôt bien écrits : le poids des influenceuses dans notre société, la gravité du réchauffement climatique, la multiplication des virus, et le manque de moyens des chercheurs scientifiques...

Très actuel, ce film d'école est remarquable pour la sincérité de son récit et de ses interprètes. On sent bien que toutes les actrices ont pris du plaisir à raconter cette histoire, qui nous parle de l'importance de l'égo, de l'apparence (thématique très présente dans ces courts-métrages) valorisés au dépend de contenus pertinents et de la science.



Photographe des années 60

de Jean-Claude Simonney et Emmanuel Heredia

Un film patrimonial et pédagogique d'un photographe portraitiste des années 1960. Une voix off nous fait voyager au cœur de la photographie de studio et nous décrit toutes les étapes de la prise de vue. Le numérique n'existait pas et chaque portrait était soigné, de la pose au tirage. Une valise permettait de transporter la chambre photographique de studio. Éclairages, prises de vue, développement, retouche de négatifs, tirage et retouche

photos, tous ces éléments constitutifs d'une photo sont détaillés dans leur exhaustivité. En chambre, la lenteur de la prise de vue allait de pair avec la réflexion de l'image réalisée, authentique, à l'image de ses matériaux en bois.

Ce documentaire didactique ravira les amateurs de photographies et de cinéma.

Réflexions et découvertes

Christine Rey, Didier Bourg, Michel Arouimi

Jean Painlevé, pionnier du documentaire scientifique

Jusqu'au 18 septembre 2022, le Jeu de Paume à Paris propose une exposition intitulée « Jean Painlevé, les pieds dans l'eau ». Composée de photographies, de publications et d'objets, elle présente également quelques-uns des nombreux films de Jean Painlevé, pionnier du documentaire scientifique.

Depuis son premier film, en 1927, Jean Painlevé est connu pour sa rigueur scientifique et sa maîtrise technique du cinéma. Mais ce sont surtout ses longues observations des animaux, son sens poétique et son humour qui ont contribué à sa notoriété, y compris auprès du grand public. On regarde les films de Painlevé comme des films d'aventure ou des romances amoureuses. L'accouchement de l'hippocampe mâle (*L'Hippocampe*, 1934), la gestation de la pieuvre (*Les Amours de la pieuvre*, 1967), la danse de l'acera, mollusque hermaphrodite dont « la copulation a lieu en chaîne » (*Acera ou Le Bal des sorcières*, 1977), pour citer quelques-uns de ses grands succès, nous font entrer au cœur d'une dramaturgie animale mise en lumière par le cinéma.

Painlevé utilise des techniques spécifiques de filmage et de montage pour donner à comprendre les différents aspects des comportements et des cycles de vie de la faune aquatique : ralentis et accélérés, vues microscopiques ponctuent les scènes, souvent accompagnées d'une musique originale. Beaucoup de questions liées au cadrage, au rapport entre réalité



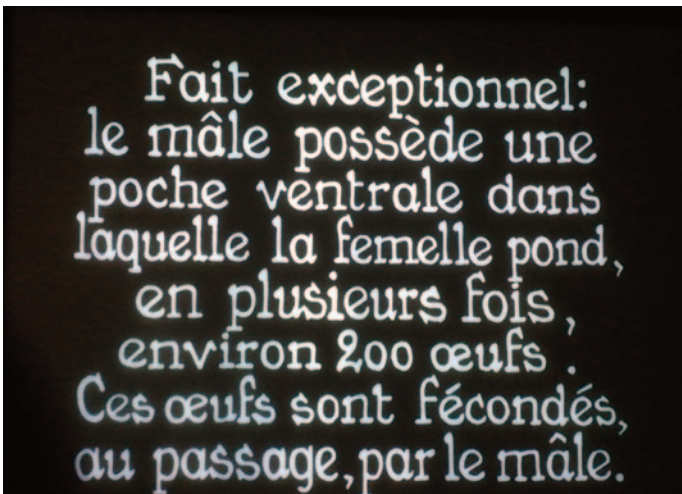
Jean Painlevé avec la caméra Caméflex, vers 1958.



Jean Painlevé devant un banc optique, vers 1953.



Photogramme du film *La Pieuvre*, 1928.



Photogramme du film *L'hippocampe*, 1931.



Couverture de *Voilà*, ancien magazine hebdomadaire de reportage dans les années 1930/40.

et représentation sont liées à sa pratique cinématographique, questions d'autant plus cruciales que le cinéaste avait une formation scientifique et était donc sensible à la notion de « vérité ».

Les commentaires qui accompagnent les films ne divulguent jamais un savoir surplombant le sujet, comme c'est le cas dans beaucoup de films animaliers, mais semblent naître de l'observation elle-même, à laquelle le spectateur est directement convié. Painlevé propose un anthropomorphisme particulier, qui appelle à l'ouverture d'esprit : ne pas plaquer des affects humains sur des comportements animaux, mais tenter de comprendre ces comportements grâce aux affects humains et à l'observation rigoureuse. C'est là que se rejoignent son exigence scientifique et sa vision poétique.

Son œuvre, riche de plus de deux cents films, ne peut se présenter en quelques lignes, de même

que les approches théoriques sur les rapports de la science, du documentaire et de la fiction, et nous renvoyons nos lecteurs aux nombreux articles qui en font l'analyse (voir l'encadré « Liens utiles »).

Il ne reste plus que quelques semaines pour voir les films sur grand écran ! Certains d'entre eux ont été édités sur DVD par la société de production Les documents cinématographiques, créée par Painlevé : <https://www.lesdocs.com/dvds-578-0-1-0.html>

Christine Rey.



Photogramme du film *Anémone de mer*, 1929.

*« Documentaire ne feras si le sujet ne ressent point.
Réalisation refuseras si tes convictions n'exprime pas.
Par aucuns moyens déloyaux les spectateurs n'influenceras.
Réalité tu chercheras sans esthétisme ni apparat.
Tout effet abandonneras s'il ne se justifie pas.
Des trucages ne te serviras qu'ayant public pour confident.
Montage habile n'utiliseras que s'il illustre ta bonne foi.
Sans parfaite justification des longueurs n'exhiberas.
À l'image aucunement les paroles ne substitueras.
D'à peu près ne te contenteras sous peine de déchoir grandement. »*

Texte de Jean Painlevé cité dans l'interview
Aux frontières de l'image d'Alexandre Burger en 1959.

« Je m'extasie facilement... Automatiquement, quand je vois un phénomène, j'essaie de rentrer dedans. J'essaie de me faire admettre par ce phénomène, qu'il veuille bien accepter mon esprit. Et en échange, j'essaie de le faire comprendre au mieux. »

« Faire honnêtement ce que l'on sait ; tout est plus facile lorsqu'on regarde simplement... J'aurais pu vouloir un décor, une atmosphère... non. Pas de crépuscules, ni de vagues : une pieuvre est une pieuvre. L'eau est claire ou troublée. Le rocher est terne ou brillant. Il faut se plier aux conditions matérielles au même titre que les animaux eux-mêmes. Voici mes seules notes. »

Textes cités par Florence Riou, « Jean Painlevé : de la science à la fiction scientifique », <http://journals.openedition.org/cm/350>

« Il est évident que le mouvement, spécifique au cinéma, ajoute une grâce ou une puissance étonnante aux formes... Simples ou compliqués, les lignes et les rythmes s'enregistrent comme une forme d'éternel. C'est une mission du cinéma de transmettre à l'homme cette évocation de la Nature dans ce qu'elle a de plus inéluctable, de plus cosmique. »

« Le film est l'art le plus réaliste qui soit, l'art pur... Le film travaille avec une matière première : les choses réelles. »

Textes cités dans le Guide de l'exposition

<https://jeudepaume.org/mediateque/guide-exposition-jean-painleve/>.

Liens utiles

<https://jeudepaume.org/recherche/?q=Jean%20Painlev%C3%A9>
<https://www.cahiersducinema.com/actualites/jean-painleve-cineaste-a-maree-basse-journal/>
<http://journals.openedition.org/cm/350>
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02165777>
<http://cinema.encyclopedie.personnalites.bifi.fr/index.php?pk=14268>
<https://www.notrecinema.com/communaute/stars/stars.php3?staridx=82103>
<https://www.rts.ch/archives/tv/culture/aux-frontieres-de-l-image/9155909-jean-painleve.html>

Le format d'images comme élément de mise en scène

Hugo Orts vient de publier un passionnant ouvrage, *Ecrans variables*, consacré aux différents formats d'image dont les réalisateurs se sont appropriés comme vecteurs de sens et de sensations.

L'Écran ►► Qu'est-ce qui dans l'histoire a présidé aux choix de formats de diffusion et que disent du cinéma ces choix de format ?

Hugo Orts ►► L'histoire des formats d'image au cinéma est en un sens comparable au reste de l'histoire du cinéma, quel que soit l'aspect par lequel on tente de l'aborder : d'une très grande complexité nourrie par la somme des déterminations historiques, économiques, idéologiques et techniques auxquelles le cinéma, en tant qu'art mais peut-être surtout en tant qu'industrie, est soumis. Toutes ces questions entrent directement en jeu, de façon plus ou moins explicite, dès le départ. Le format 4 : 3 original, même si les standards de projection n'étaient pas

encore établis à l'époque, peut par exemple être vu comme la réponse historique apportée à un ensemble de contraintes pour la plupart extra-cinématographiques. Il est le format qui, étant données les dimensions des pellicules préexistantes, les propriétés optiques des objectifs disponibles, notamment la forme circulaire du champ lumineux reçu par la surface photosensible, optimise d'une certaine manière la quantité de bobine nécessaire pour délivrer lors de la projection une image de bonne qualité, ce critère présentant une importance toute particulière dans le cadre d'une invention dont le marché reste à inventer. A cela s'ajoutent bien sûr d'autres considérations matérielles comme, par exemple, le format similaire du manteau d'arlequin des scènes de théâtre et de café-concert dans lesquels les premières projections se déroulaient et qui imposaient donc ses dimensions à l'écran, mais également culturelles à propos, entre autres choses, de ces mêmes scènes qui ont pu en partie servir d'inspiration première pour les alors tout jeunes spectacles cinématographiques. Il est impossible de résumer cette histoire en quelques mots mais on peut constater que ce sont là encore principalement des déterminations économiques et idéologiques qui ont façonné l'évolution de l'industrie qui s'est mise en place par la suite, ou du moins ses grandes ruptures technologiques : standardisa-



Figure 1 : Les Trois Lumières de Fritz Lang (1921)

tion du format 4 : 3 aux États-Unis par le trust Edison en 1909 pour rendre la fabrication, la diffusion et la projection des films plus simples et plus rentables à l'échelle du territoire américain ; reprise de ce format, dès lors établi, en Europe par conservatisme économique et culturel peut-être, du moins sans être réellement questionné – et en cela, le format d'image constitue un élément historique particulièrement révélateur pour comprendre ces phénomènes dans la mesure où il acquiert assez rapidement un caractère naturel, rarement remis en question pour lui-même – ; passage au format académique de 1,37 : 1 au moment de l'arrivée du sonore, lui-même déterminé économiquement et idéologiquement comme Jean-Louis Comolli a pu le montrer dans *Technique et idéologie*, pour octroyer de la place à la piste sonore sur la pellicule ; course aux formats panoramiques du début des années 1950 aux États-Unis afin de relancer, par la recherche du spectaculaire, une industrie au ralenti et mise en danger par l'apparition de la télévision et le décret Paramount de 1948, procédure antitrust obligeant les majors hollywoodiennes à se restructurer en dissociant leurs secteurs de production et de distribution de leurs parcs d'exploitation, etc. Tout cela n'empêche néanmoins pas certains cinéastes, à toutes époques, d'expérimenter des formats d'image différents à l'échelle des films (figure 1), mais ces tentatives

s'inscrivent plutôt en marge de l'industrie et ne sauraient représenter une quelconque norme dominante, même si ces essais de recherche, et d'autres procédés plus communs tels que l'emploi de caches ou d'iris, étaient indéniablement plus courants à l'époque du muet.

L'Écran ►► Dans quelle mesure un choix de format nourrit-il une mise en scène ?

Hugo Orts ►► Le cadre est, par définition, ce qui permet de circonscrire l'image de cinéma. Il marque donc tautologiquement la frontière entre ce qui se trouve à l'intérieur de l'image et ce qui se situe à l'extérieur. C'est là du moins l'un de ses aspects. A cela s'adjoint une autre fonction que l'on ne peut dissocier de la précédente en termes de perception mais qui se place en réalité sur un terrain tout à fait différent : il marque également la frontière entre ce qui se trouve dans le champ, c'est-à-dire la portion d'espace filmée par la caméra, projetée sur une surface plane mais que l'on reconstitue imaginativement comme un espace en trois dimensions, et le hors-champ, c'est-à-dire ce qui se trouve à l'extérieur du champ. Dans notre expérience ordinaire de spectateur, nous ne marquons généralement pas de différence entre ces deux couples puisque, recevant l'un, nous recevons, ou plutôt nous reconstituons l'autre

« Un phénomène intéressant semble se produire depuis quelques années quant à l'utilisation du 4 : 3, et une grande richesse se cache probablement derrière les divers usages qui en sont faits : marqueur stylistique, emploi nostalgique ou référencé, recherche plastique, etc. »

inévitables, mais il y a là un véritable enjeu esthétique auquel le cinéma moderne commencera de se frotter à partir des années 1950 à travers des propositions plus ou moins réflexives sur le cinéma lui-même (figures 2 et 3). Le cadre opère donc, de fait,



Figure 2 : *Duck Amuck* de Chuck Jones (1953)



Figure 3 : *Haut les mains* de Jerzy Skolimowski (1967)

une dichotomie radicale dans la représentation, dans laquelle vient néanmoins se loger à chaque instant une dialectique permanente entre ce qui se trouve en son sein et ce qui en est exclu. Derrière le choix du cadrage, intimement lié au format d'image, se trouve donc une partie primordiale de ce que l'on peut appeler « mise en scène », et dont l'une des ressources principales est d'apporter une solution concrète et singulière aux questions soulevées par la problématique essentielle du hors-champ au cinéma. C'est la première remarque qui doit être faite à mon sens en ce qu'elle est présente partout et concerne chaque image de n'importe quel film projeté sur un écran.

Par ailleurs, pour reprendre une formule célèbre d'Eisenstein, « *le crocodile qui se prélassait au soleil contraste avec la girafe qui, avec l'autruche et le flamant, supplie qu'on leur donne un cadre convenable, correspondant à leur forme verticale* »¹. Plus prosaïquement, cela revient à constater que, pour un format d'image donné, le part de ce qui se trouve contenu dans l'image et de ce qui reste hors-champ varie selon l'objet en question et la place qu'il occupe dans l'espace, une fois la valeur de plan fixée. Cette observation est bien sûr toujours vraie mais le fait de s'autoriser une forme de souplesse dans le choix du format permet d'introduire un paramètre supplémentaire, à même d'enrichir les possibilités de représentation. Rares sont les œuvres grâce auxquelles des comparaisons en fonction du format d'image sont envisageables vis-à-vis d'un même référent réel, et la remastérisation de la série *The Wire*, avec le passage du 4 : 3 au 16 : 9 qui l'accompagne, offre en soi une occasion unique de mesurer cet aspect.

L'Écran ►► Que peuvent apporter des ratios atypiques comme le carré ou le fait de ne pas respecter le même format d'image tout au long d'un même film ?

Hugo Orts ►► Le point de départ de cette réflexion réside simplement dans le constat que, depuis plus ou moins un siècle, l'idée qu'un film soit conçu selon un seul format d'image paraît acquise comme une loi naturelle, là où cet état de fait relève plutôt d'une longue chaîne de conséquences issues de considérations souvent extra-cinématographiques et d'un certain nombre de contingences historiques. Il semble clair, dans la mesure où c'est à travers lui que nous percevons l'image, que le cadre est l'un des fondements de l'expérience que nous vivons lorsque nous regardons un film. Tout cela repose sur l'idée, je crois admissible, que ce que nous assimilons, ou élaborons intérieurement, comme étant le représenté de l'image dépend étroitement de la représentation, c'est-à-dire de la façon dont il est représenté. Si l'on admet cette hypothèse, il devient dès lors tout à fait douteux que la quasi intégralité des films produits par exemple sur les trente dernières années soit, par



The artist de Michel Hazanavicius (2011), en format 4/3.

miracle, mise en cadre singulièrement, selon les « nécessités » propres de chaque film, à travers, sauf rares exceptions, trois formats hégémoniques : le format panoramique américain (1,85 : 1), le format scope (2,39 : 1) et le format télévisuel HD (16 : 9). Si je soumetts rapidement la proposition que chaque plan ou chaque séquence puisse être cadrée dans un format choisi pour ce qu'il peut apporter au plan ou à la séquence en question, c'est donc d'abord pour mettre cet enjeu en lumière. En ce sens, le fait de ne pas respecter le même format d'image tout au long d'un même film, ou du moins d'envisager cette possibilité, a, selon moi, tout à apporter au cinéma.

Cela étant dit, je dois avouer que je ne crois pas véritablement à l'emploi d'un format singulier pour chaque plan à l'échelle d'un film, ou plutôt je ne pense pas que cette proposition puisse être souhaitable pour la grande majorité des films, et en particulier pour le cinéma narratif dominant de l'industrie cinématographique, que j'affectionne tout particulièrement, mais qui repose indéniablement sur un sentiment d'immersion, sans remise en question critique du dispositif, et dont les possibilités de distanciation, qui pourraient aller de pair avec un changement perceptible et fréquent de format, sont généralement proscrites. Là n'est pas la question : il s'agit surtout à travers cette recherche d'entrebâiller modestement une nouvelle fenêtre de lecture esthétique,

d'actualiser des questionnements anciens de la théorie du cinéma et, sait-on jamais, d'inviter les gens intéressés à s'emparer de cette problématique pour faire des films.

L'Écran ►► Alors qu'aujourd'hui les opportunités de diffusion sont décuplées grâce aux supports numériques, les créateurs s'emparent-ils de formats originaux ou répètent-ils pour l'essentiel les formats du moment ?

Hugo Orts ►► Un phénomène intéressant semble se produire depuis quelques années quant à l'utilisation



Mommy (2014), en format carré, de Xavier Dolan.

Un cadrage « *extrêmement intime, personnel, un peu plus touchant, un peu plus proche de l'humain* », selon l'auteur. « *Avec le 1/1, les distractions visuelles, l'éclairage, le décor, tout devient secondaire. Le regard est forcé sur le personnage.* »

Le format carré a été courant à une époque, celle du muet. « *C'était le format de base quand le cinéma a été inventé. Le carré était le format privilégié de la photo et le cinéma s'en est inspiré* », explique Laurent Jullier, professeur d'études cinématographiques à l'IECA en Lorraine, à la Sorbonne, et auteur notamment de *Analyser un film. De l'émotion à l'interprétation*.

Le format s'est ensuite étiré progressivement en rectangle, plus proche du fonctionnement de la vision humaine.

du 4 : 3, et une grande richesse se cache probablement derrière les divers usages qui en sont faits : marqueur stylistique, emploi nostalgique ou référencé, recherche plastique, etc. Néanmoins, il me semble que l'histoire des formats d'image, le relatif échec répété des différentes propositions qui émaillent ces cent-trente dernières années et qui sont pourtant souvent le fruit de cinéastes parmi les plus reconnus de leurs temps – Abel Gance ou Sergueï M. Eisenstein par exemple –, ainsi que les nombreuses péripéties d'inventeurs tels que le professeur Henri Chrétien qui, rappelons-le, brevète dès 1927 le procédé de l'Hypergonar, dispositif anamorphoseur qui sera le fondement technologique du CinémaScope lancé par la Fox vingt-cinq ans plus tard, nous invitent à la plus grande humilité concernant les perspectives réelles des changements de format, tant les évolutions à ce sujet sont sensibles aux conditions historiques et à l'environnement économique dans lequel elles naissent, ou non. Cela étant dit, il paraît effectivement y avoir une forme d'ouverture sur cette question dans les productions des vingt dernières années, très certainement facilitée par la démocratisation des moyens de production d'image, la simplification des processus de postproduction avec le numérique et la multiplication des supports de diffusion, eux-mêmes étant à l'origine, souvent via des formats propriétaires, d'une normalisation de ces changements dans nos habitudes de réception allant de pair avec une hyperprolifération de ces images. Il y a, je crois, un nouveau domaine de recherche qui s'ouvre dans toute une partie du cinéma aux prises avec des images d'archives ou issues de ces réseaux, réemployées telles quelles au sein de films en prise de vue réelle par exemple. Par la porosité qui peut exister entre le monde dans lequel nous vivons et dans lequel nos habitudes comportementales et nos structures de perception se trouvent modifiées au contact de ces nouveaux objets, et les univers imaginaires produits par le cinéma, la possibilité est réelle que ces nouveaux médias apparaissent de plus en plus en salles, charriant avec eux des questions se posant quant à leur intégration dans les films vis-à-vis des formats peu standards qu'ils développent de leur côté. Mais, d'une part, la question

est loin d'être réglée d'emblée concernant le respect de ces formats d'origine – peu ordinaires pour le cinéma –, et d'autre part, rien ne porte à croire que les questions les concernant se transmettront naturellement au reste des images composant les films. Là encore, plusieurs histoires sont certainement amenées à coexister avec d'un côté un cinéma plutôt à la marge qui essaie de se frotter à ces nouvelles images et qui est peut-être plus ouvert à travailler cet aspect-là, et d'un autre côté, un cinéma industriel plus normé qui devra composer avec des contraintes externes dont les considérations théorique et esthétique ne sont pas toujours la priorité des décideurs.

Propos recueillis par Didier Bourg.

- *Ecrans Variables. Le format d'images comme élément de mise en scène*, d'Hugo Orts, Presses Universitaires du Septentrion, 189 pages, 21 euros.



Quand la vidéo transcende les artistes

Deux ouvrages qui viennent de paraître sous la plume de Michel Arouimi proposent une relecture des carrières artistiques d'Amy Winehouse et des Smashing Pumpkins, mettant en exergue leur rapport à l'image et à leurs vidéo-clips.

Amy Winehouse, auteur des paroles et de la musique de la plupart de ses chansons, a réussi à exprimer l'essence même de l'art, voué à pacifier les tensions qui agitent le groupe humain, comme elles déchirent l'esprit de l'artiste. Cette artiste a fabriqué une image qui est celle de cette contradiction : en conjuguant des stéréotypes esthétiques éculés mais qui, poussés à leur limite, permettent la création d'une image de marque très personnelle, caractérisée par une double polarité, qui est encore celle de l'écriture de ses chansons, dans une langue très leste, malgré une étonnante rigueur de la construction poétique. Une science innée de la mesure s'emploie encore dans la construction même des deux albums publiés par Amy. Tout cela résulte de l'exigence artistique, qui implique aussi bien la tenue de scène des choristes et l'éclairage de la scène. Si les vidéos anonymes des concerts d'Amy témoignent de cette volonté, les photographes et/ou les vidéastes qui ont travaillé pour elle étaient ses amis. Et donc partageaient les intuitions de la chanteuse. Ils sont en effet parvenus à traduire, dans des photos connues et dans des vidéo-clips mémorables, l'enjeu esthétique et spirituel des chansons d'Amy. Le présent ouvrage se partage entre l'analyse des textes chantés et la symbolique sophistiquée de leur présentation visuelle.

Fait très surprenant : l'étrange capacité d'Amy, quand elle pose devant une caméra, à ne faire qu'un avec le décor qui l'environne. Ces images traduisent ainsi l'unité profonde où se rejoignent les êtres que nous sommes et le monde extérieur : un problème de métaphysique, qui transparaît

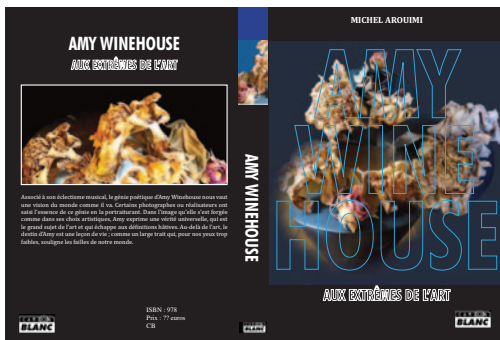
d'ailleurs dans les textes de chansons écrits par Amy. Mais c'est la tendance qui est celle de nombreux grands artistes plasticiens contemporains. Amy ayant à cet égard l'avantage d'un degré de conscience assez affirmé, si l'on en croit certaines de ses paroles (chansons ou interviews).

La drogue et l'alcool, auront été pour Amy le moyen d'une appréciation quasi religieuse du monde extérieur : avec le sens du lien entre les êtres. Les vidéos promotionnelles de ses chansons, tournées par Philip Griffin ou par David LaChapelle, manifestent cette intouchable vérité (on peut interpréter dans ce sens le goût d'Amy pour la vérité nue, en toute circonstance). Amy n'était guère soucieuse du sacré. Mais cette indifférence apparente recouvre une expérience personnelle qui, sans qu'on puisse la qualifier de mystique, engage ceux qui écoutent et qui regardent Amy sur la voie d'un questionnement spirituel. Les signes religieux qu'elle arborait volontiers révèlent cette dimension, malgré leur valeur ludique. Le hasard de quelques photos prises à la sauvette suggèrent l'identification impensable d'Amy — son corps, vêtement et posture — à un objet sacré, dont l'existence même est plus que probable dans la demeure d'Amy.

Je n'ai d'ailleurs que peu d'intérêt pour les frasques pitoyables qui passent pour avoir été l'ingrédient du génie d'Amy. On apprécie mieux ce dernier en les ignorant ; ou en les considérant comme un effet du désengagement du sacré, assumé par Amy en vue d'une catharsis ayant ce dégagement pour objet. Amy dramatisant un peu malgré elle le

relatif oubli du rôle qui est celui des hommes, vis-à-vis des principes qui les engendrent et qui définissent les lignes de leur existence.

- *Amy Winehouse aux extrêmes de l'art*, par Michel Arouimi, Editions Camion Blanc, 270 pages, 28 euros.



Depuis trois décennies, Billy (ou William Patrick) Corgan, anime le célèbre groupe de rock fondé par lui-même, The Smashing Pumpkins, avec la volonté de créer une œuvre qui bouleverse les cadres de l'industrie musicale. Le caractère novateur de leur production implique tous les domaines de cette industrie, jusqu'à la diffusion en téléchargement d'albums entiers, non moins soignés que les autres. Cette recherche comporte un aspect visuel, extrêmement sophistiqué. On ne finit pas de questionner les énigmes graphiques des pochettes des albums, qui révèlent une connaissance approfondie de l'alchimie, laquelle est un peu le fanal de cette production. L'alchimie et l'Unité idéale qui est son objet, éprouvée sur le plan du désir amoureux, — et celui de l'écriture, puisque Corgan est poète, auteur du recueil *Blinking with fists* (2004). Or, les vidéos promotionnelles de ces chansons ne sont pas moins évocatrices.

Le cinéma en tant que tel est d'ailleurs le thème de l'un des clips les plus connus des Pumpkins, pour la chanson *Tonight Tonight* (album *Mellon Collie and the Infinite Sadness*, 1995). Ce vidéo-clip est une sorte de remake déjanté du *Voyage dans la lune* de Georges Méliès. Ce passéisme est caractéristique de l'univers de Corgan, dont la recherche spirituelle gravite autour de la figure du Père... La participation purement musicale des Pumpkins au célèbre film de David Lynch *Lost Highway*, suggère la proximité artistique de Corgan et du cinéaste, non moins préoccupé par cette "figure".

Or la littérature sacrée, ou celle du XIXe siècle, inspire maintes chansons des Pumpkins, en raison des leçons universelles qu'elle comporte, et qui se perpétuent dans ces albums. Les vidéo-clips tournés pour la promotion de

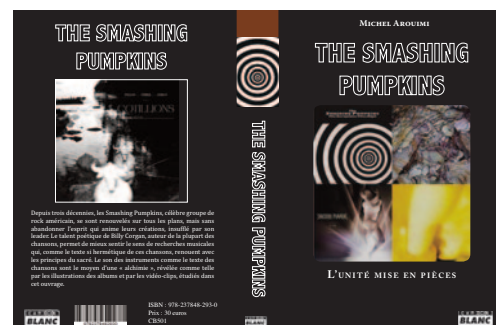
certaines de leurs chansons, sont le révélateur de cette recherche, trop voilée dans les paroles étrangement hermétiques de ces chansons. La Bible (dans l'album *Adore*, 1998), le Livre des Morts tibétain (*I AM One*, dans le tout premier album, *Gish*, 1993) inspirent des clips, qui ajoutent au canevas littéraire traditionnel une composante spécifiquement moderne. Non moins remarquable, l'influence de Hermann Hesse, William Blake, et d'abord celle de Oscar Wilde ou certains de ses contemporains, dont les œuvres inspirent les situations filmées d'autres vidéo-clips...

L'Histoire, celle de la Russie et surtout celle de l'Amérique, n'est pas oubliée dans ces transpositions. L'album solo de Billy Corgan *Ogilala* (2017), s'est vu accompagné d'un film assez long (une heure), titré *Pillbox*, qui retrace l'errance d'un jeune soldat, dont l'aventure prend les allures d'un délire psychédélique : chaque scène du film illustrant une chanson de l'album. James Iha, le guitariste fétiche des Pumpkins, n'est pas en reste : dans son dernier album solo, intitulé *Look to the sky* (2012), la chanson *To Who Knows Were* mérite assurément un superbe vidéo-clip, ouvertement inspiré par le film de Nicolas Roeg : *L'Homme qui venait d'ailleurs* (1976).

Nul doute que les collaborateurs vidéastes de James et de Billy (parfois mis en scène par une de ses anciennes amies) épousent leurs intuitions, et partagent leur point de vue artistique. Corgan est d'ailleurs responsable du scénario de la série de vidéo-clips, tournés pour plusieurs chansons de leur dernier album *CYR* (2019) : il s'agit de films d'animation, dont les thèmes et le graphisme suggèrent l'idée d'une synthèse culturelle, plus fascinante que les références aux films de western, dans la ou les vidéos d'autres chansons. Le lecteur excusera l'orientation très cinéphilique de ce survol, qui ne rend pas justice aux autres aspects de l'art des Pumpkins, étudiés dans le même ouvrage.

Michel Arouimi.

- *The Smashing Pumpkins ou l'Unité mise en pièces*, par Michel Arouimi, Editions Camion Blanc, 2021, 388 p. (ill.), 30 euros.



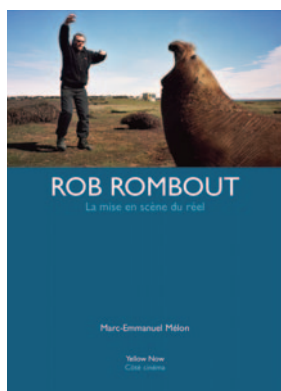
Le coin lecture

Didier Bourg



- **Le manuel de la réalisation – Cinéma et audiovisuel**
de Julien Monestiez, Editions Ellipses, 416 pages, 32 euros.

Ce livre extrêmement clair et documenté, propose un panorama complet du monde de la réalisation audiovisuelle. Il permet aux étudiants et lycéens concernés – mais également à toute personne souhaitant avoir une vision globale du métier, de sa réalité et de ses débouchés – de découvrir : le travail du réalisateur dans la fabrication d'un film et les relations qu'il entretient avec les autres acteurs de la production audiovisuelle ; le matériel de tournage et les moyens de postproduction ; l'environnement juridique du réalisateur (statut, droit moral, droit d'auteur, contrats...) ; comment écrire un scénario et quels sont les moyens pour le produire ; les différents cursus et formations qui préparent au métier de réalisateur ; les spécificités du métier selon le type de production audiovisuelle. Un ouvrage de référence.



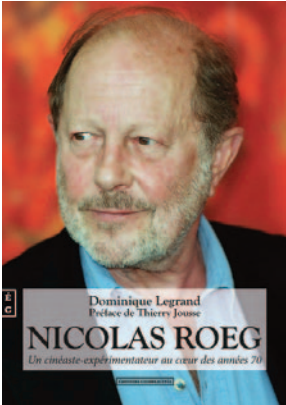
- **Rob Rombout, La mise en scène du réel**
de Marc-Emmanuel Méron, Editions Yellow Now, 256 pages, 24 euros.

La majorité des films de Rob Rombout reflètent son goût des voyages qu'il effectue depuis trente ans et sa fascination pour la mer. Son cinéma se situe dans l'intervalle très large qui sépare fiction et documentaire, étant entendu que tout film de fiction a sa part documentaire et tout film documentaire sa part de fiction. Pour Rob Rombout, réaliser un film ne consiste ni à construire un univers né de son imagination ni à capter une réalité quelconque derrière laquelle il s'effacerait, mais à rassembler des fragments épars de réalité à la façon d'un pêcheur rapportant dans son filet des poissons de toutes espèces, et à les disposer à sa guise sur l'étaf de son film. Partout dans le monde il recueille des microrécits de vie qui questionnent la thématique récurrente du destin et de la liberté, et s'inscrivent dans un dispositif établi a priori par le cinéaste pour nouer des liens entre tous ces fragments et construire ainsi des films « de style documentaire » où l'exigence artistique prime sur les réalités filmées autant que sur le discours que le cinéaste leur porte. Interrogé par Guy Jungblut, Rob Rombout détaille une multitude d'aspects de son travail en termes de production, de méthodes et de choix stylistiques. L'ouvrage lumineux est richement émaillé très nombreuses photos et de codes QR qui donnent accès à des extraits de films.



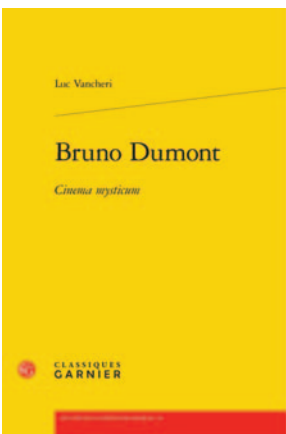
- **Le Pigeon de Mario Monicelli**
de Loig Le Bihan, Presses Universitaires de Lyon, 160 pages, 15 euros.

Ne me demandez pas de parler de ce livre de façon objective. *Le Pigeon* est mon film préféré. Il est la quintessence de la comédie à l'italienne. Un mélange savoureux où fou-rire et désespoir se conjuguent sans cesse pour tirer le portrait tragique d'un univers social. Dans *Le Pigeon*, Mario Monicelli donne à voir des marginaux motivés par le désir de gagner l'argent pour survivre que la société italienne de l'époque leur refuse. Ils sont enfermés dans une périphérie sociale – les pauvres ne sont-ils pas toujours à la marge ? – qui rend toute velléité d'insertion illusoire. Leurs échecs successifs dans leur entreprise de cambriolage donnent aux événements une dimension profondément tragi-comique. Loig Le Bihan nous propose une approche passionnante de cette œuvre. En étudiant ses appréciations critiques, en la comparant à ses suites et remakes, en analysant ses références iconographiques, topographiques et sociologiques ainsi que les variations entre scénario et tournage, il en propose une interprétation originale à partir d'une hypothèse principale : son histoire de production révélerait un processus complexe, puisant au plus profond de la culture italienne et de l'histoire de Rome.



• **Nicolas Roeg, Un cinéaste-expérimentateur au cœur des années 70**
de Dominique Legrand, Editions Complicités, 122 pages, 15 euros.

Nicolas Roeg demeure une référence incontournable pour bien des cinéastes de notre époque. Des réalisateurs aussi divers que Tony Scott, Steven Soderbergh ou Christopher Nolan ont reconnu son influence majeure et son héritage. Directeur de la photographie talentueux, il passe à la réalisation et signe en 1971 *Walkabout*, son second film, qui va faire de lui un réalisateur remarqué. *Ne vous retournez pas*, récit angoissant et fantastique où Donald Sutherland et Julie Christie se retrouvent plongés dans une Venise hivernale et cauchemardesque, demeure son chef-d'œuvre. En seulement quelques films – dont cinq sont ici analysés par l'auteur – Nicolas Roeg a révolutionné le langage cinématographique. Il a bousculé les règles narratives par une construction inventive au montage et a su imposer une mise en scène personnelle où les choix sonores et musicaux sont aussi essentiels que les images. Pour toutes celles et tous ceux qui souhaitent enrichir leur façon de faire du cinéma « autrement ».



• **Bruno Dumont, Cinema mysticum**
de Luc Vancheri, Classiques Garnier, 162 pages, 23 euros.

La lecture naturaliste de l'œuvre de Bruno Dumont a souvent occulté sa dimension mystique. Si Hadewijch d'Anvers et Jeanne d'Arc y renvoient explicitement, elle n'en est pas moins active dès son premier long-métrage, *La Vie de Jésus*. Cet essai a choisi de s'intéresser aux sources iconographiques, historiques et philosophiques qui permettent de vérifier cette hypothèse. Il s'est donné pour tâche de dégager les expressions historiques qui la relient à la mystique chrétienne aussi bien qu'à Henri Bergson et Charles Péguy – dont Bruno Dumont est dépeint dans l'ouvrage comme un lecteur inspiré et l'un des meilleurs interprètes. Les auteurs n'y voient pas le supplément spirituel de son esthétique mais, tout autrement, la condition morale de sa politique du cinéma.



• **Il y a bien longtemps, dans une salle de montage lointaine, très lointaine...**
de Paul Hirsch, Carlotta Films et Armano Films, 480 pages, 20 euros.

Cet ouvrage passionnant nous transporte dans la salle de travail de Paul Hirsch, monteur oscarisé de nombreux succès hollywoodiens, notamment de *La Guerre des étoiles*, *Carrie*, *Blow out*, *Ray*, *La Folle journée de Ferris Bueller*, *Mission : Impossible*. Paul Hirsch nous fait revivre ses cinquante ans de carrière, film après film, en dressant le portrait des moments décisifs qui ont contribué à créer certaines scènes parmi les plus iconiques du cinéma américain. Il évoque des moments que peu de gens connaissent concernant le casting, la mise en scène ou la musique de ses plus grands films, ainsi que des réalisateurs, producteurs, compositeurs, actrices et acteurs stars. Moitié manuel à l'usage des étudiants de cinéma, moitié hymne à de légendaires cinéastes et professionnels du cinéma, ce livre à la fois très riche d'informations, divertissant et drôle passionnera tous les connaisseurs et amoureux du cinéma.



• **L'Ami Brialy, Prince des dandys**
de Pascale Bordet et Guillaume Evin, HugoPublishing, 160 pages, 19,95 euros.

Riche de nombreux témoignages et illustrations, cet ouvrage redonne vie au comédien aux deux-cents films, aux cinquante téléfilms et aux trente spectacles en scène. Résumant sa vie et sa carrière, ce portrait tiré à quatre épingles est notamment signé de celle qui fut sa costumière au théâtre. Un livre tour à tour émouvant et espiègle qui rend un hommage mérité à un acteur qui a marqué le cinéma français depuis la Nouvelle Vague. Volontiers cabotin, charmant ou bondissant, Jean-Claude Brialy a su répondre aux attentes de réalisateurs aussi exigeants que Louis Malle, Claude Chabrol, Eric Rohmer ou Philippe de Broca.

FFCV intramuros

UNICA : les lauriers français de Locarno

La 82^e édition de l'UNICA s'est déroulée le dernier mois d'août à Locarno en Suisse. Après les deux années blanches de 2020 et 2021, la compétition internationale des 29 fédérations nationales de cinéma a repris son rythme de croisière. La sélection française était composée des films choisis parmi le programme de Ciné-en-courts de l'édition 2019, initialement programmés pour l'édition UNICA 2020 à Birmingham qui a été annulée.

Une délégation française d'une douzaine d'adhérents à notre fédération avait fait le voyage. Nos réalisations ont toutes été remarquées voire primées par le jury : ainsi, une médaille d'argent a été décernée au film *Le dernier jour* de José Joubert (3e région) une médaille de bronze à *Entre deux* de Guillaume La Rocca (7e région), un diplôme d'honneur à *Fred* de Gérard Corporon (8e région) et un diplôme de participation à Emmanuel Dubois pour *Chronos* (6e région).

Toilettes de Jean-Paul Garré (6e région) a, pour sa part, atteint la finale de la « coupe du film minute ». L'édition 2023 de l'UNICA est prévue à Comacchio, en Italie. Merci à Serge Michel, délégué de la FFCV auprès de l'UNICA pour son rôle d'envoyé spécial à Locarno, qui nous a transmis ces informations. ●



José Joubert (Asimage Joué-les-Tours), Guillaume La Rocca (Caméra club bressan) et Emmanuel Dubois (Imag'in Toulouse) respectivement récompensés pour *Le dernier jour*, *Entre deux* et *Chronos*.



Communication externe FFCV : point d'étape avant Soulac-sur-Mer

À quelques semaines de Soulac, peut-on déjà établir un premier bilan du Fédé Open Festival ?

Avant la projection des films primés à Soulac et les retombées en matière de notoriété pour la fédération encore peu évaluables, il est raisonnable d'estimer que le bilan provisoire est très positif.

Concernant le nombre de films reçus durant les trois mois d'ouverture aux inscriptions, le résultat est quasiment idéal : 28 « FFCV » + 25 « extérieurs », soit 53 au total. Recevoir moins d'une trentaine de films aurait été peu crédible, et une centaine aurait été difficilement gérable pour une petite équipe comme

la nôtre, c'est pourquoi nous avons évité de faire appel à ces « aspirateurs de films » que sont les plates-formes d'inscription. En interne, les appels à films se sont faits par messages de notre webmaster, et pour l'externe nous avons simplement envoyé des annonces (gratuites) par le réseau Cinéaste.org. Un certain équilibre entre réalisations FFCV et non-FFCV a également été une bonne surprise, en cohérence avec les enjeux du festival. N'oublions pas qu'on partait totalement dans l'inconnu. Tout a été conçu en interne et validé en deux mois : règlement et modalités, logo, affiche, procédures. Tout s'est déroulé avec une grande fluidité technique et administrative : un seul fichier film défectueux n'a pas été sélectionné, et la plate-forme de paiement HelloAsso a été utilisée pour la première fois avec succès. Le visionnage libre des films inscrits sur le site de la FFCV a fait exploser le nombre de connections au site, contribuant ainsi largement à la visibilité de la fédération (*voir encadré*).

Les 7 personnes du jury, après avoir visionné librement les films en ligne, ont délibéré par visioconférence une demi-journée fin juillet pour désigner les six films lauréats.

Un élément déterminant pour le succès de l'opération sera la présence des six lauréats à Soulac, notamment les trois « extérieurs ». Tous partageront avec nous le dîner du samedi au Palais des Congrès, en compagnie de Florent Pallarès, président du jury. Ce dîner est le lieu tout désigné pour développer des échanges qui sont l'enjeu de ce festival. Rappelons que Fédé Open est une initiative de la commission Communication qui le finance.

Le choix des catégories de films vous a-t-il semblé finalement pertinent ?

La catégorie "réalisateurs FFCV" a été créée pour préserver nos auteurs d'une concurrence dont je savais qu'elle allait être de grande qualité. C'est



précisément ce dispositif révélateur qui met l'accent sur les marges de progression des "fédés". A chacun, comme aux clubs, d'analyser les films en ligne, de les commenter, et surtout de découvrir librement une production que beaucoup ne connaissent pas du tout. On remarquera que, ce qui « fait pro » chez les « extérieurs », ce ne sont pas les moyens mis en œuvre mais les choix de mises en scène, l'imagination, le travail sur l'image et surtout de la bande son. Autre constat de cette première édition : peu de films ont été réalisés "exprès" et sont des remontages de films parfois anciens, surtout côté FFCV. Mais pourquoi pas, si ça peut stimuler l'exercice du montage, travailler le rythme, la concision à apporter à l'angle choisi d'un sujet. Côté extérieurs, on constate que la plupart des films ont été réalisés pour des éditions du festival Nikon (les trois films primés durent 2'20 pile) et qui pouvaient « coller » à notre thématique. Là aussi peu importe si le résultat est pertinent, de qualité et inspirant. Cette première édition est en tout cas riche d'enseignements pour la suite à donner.

Deux mots sur les autres chantiers de la commission Communication externe ?

Il est vrai qu'avec Jean-Pierre Droillard, Jean-Marc Baudinat et Didier Bourg, nous n'avons pas chômé depuis le début de l'année. D'autres membres du CA sont venus nous prêter main forte lors de nos « zoom » avec l'agence Yes for comm, comme Allain

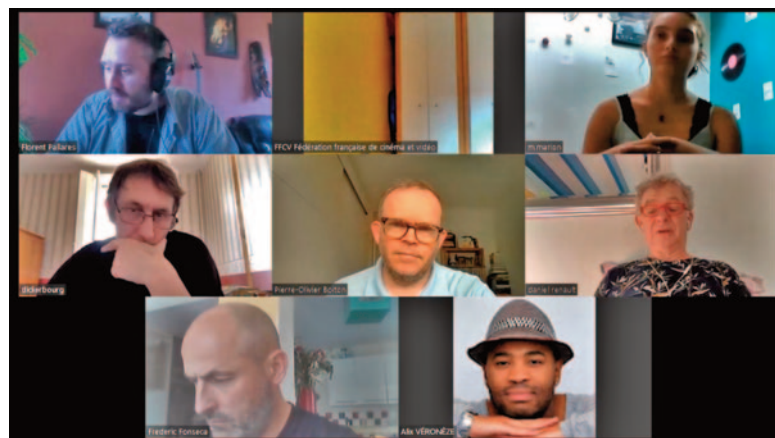
Quelques stats de la page Fédé Open

Au 28 août, la page Fédé Open a été visitée 2 317 fois depuis sa création le 10 avril.

Il y a eu 12 481 visionnages de films. Faut-il pondérer ce chiffre, sachant que le film N°47 aurait été visionné 8 412 fois ? Le film N°1 arrive en 2ème position avec 200 vues. Suivent ensuite les films N°29, 48, 37, 21, 3, 2, 4 et 5 qui dépassent les 120 vues.

La répartition par catégorie est de 10 747 vues pour les films hors FFCV (2 335 si l'on enlève le chiffre atypique du film N°47), et 1 734 pour les films FFCV qui ont donc été sensiblement moins regardés.

Jean-Pierre Droillard, webmaster.



Délibération du jury Fédé Open Festival. La FFCV était représentée par Didier Bourg (DiViPassion Athis-Mons), Daniel Renault (CAMAP Montpellier) et Mila Marion (Atelier MJC-MPT Voreppe). En haut à gauche, Florent Pallarès, président du jury.

Ripeau, Norbert Flaujac et Michèle Jarousseau. Notre site Internet possède dorénavant des articles en mode blog qui sont donc détectés par les moteurs de recherche. Nous allons poursuivre en ce sens, l'objectif étant de valoriser nos nombreux contenus : publication d'articles, cinémathèque, programmes de projections, etc. Un prestataire est envisagé pour prendre en charge la maintenance technique du site pour que nous nous concentrons uniquement sur la gestion des contenus. Les réseaux sociaux (Facebook, Instagram) seront développés dès que la nouvelle dénomination de la FFCV sera présentée à la prochaine AG. La Fédération Française de Cinéma et Vidéo deviendra alors officiellement *CinéAmat France – Fédération des clubs de cinéastes*. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Charles Ritter

Animateur de la commission Communication externe.

CinéAmat France
Fédération des clubs de cinéastes

Nouvel intitulé de la FFCV avant le travail graphique.

CINÉ EN COURTS

82^e

édition du
Festival National
de courts-métrages FFCV

du 22 au 25 septembre 2022

CINÉMA OCÉANIC

SOULAC-SUR-MER

